

L'Orient des Écrivains

Vendredi 6 Octobre 2023 | N°16771 | QUOTIDIEN LIBANAIS INDÉPENDANT DEPUIS 1924 | www.lorientlejour.com | 150 000 L.L.



Charles Berbérain
Oliver Darricauville
Cyril Desmeaux
Mathias Enard
Laurent Gaudé

Sabyl Ghawoul
Brigitte Giraud
Sofia Karimpali Farhat
Salma Kojok
Mohamad Kraytem

Maryam Madjidi
Charif Majdalani
Joy Majdalani
Farouk Mardam-Bey
Timour Mokhine

Alexandre Najjar
Oliver Rake
Joseph Safieddine
Nicolas Wild
Hayam Yared

L'ÉDITO

La vérité s'ils mentent



Sabyl GHOUSSOUB

L'actualité pour un écrivain, c'est une obsession qui peut sembler anecdotique au regard des nouvelles tumultueuses du monde. C'est un souvenir d'enfance qui le réveille en pleine nuit, un personnage historique méconnu qu'il découvre dans une note de bas de page ou encore un fait divers qu'il lit dans un journal régional. Ce détail devient son actualité quotidienne et vient effacer toutes les autres. L'écrivain vit ensuite des jours, des semaines, des mois dans sa bulle, il se plonge dans son histoire pour laquelle il doit créer un monde pour la faire exister. La rivalité entre écrivains et journalistes date. C'est une guerre presque civile, car combien d'écrivains ont aussi été journalistes et inversement ? On ne les compte plus, on ne sait d'ailleurs jamais comment les appeler : des écrivains-journalistes, des écrivains de presse, des chroniqueurs... mais les mots des écrivains sont parfois durs envers les journalistes, relisons Alfred de Musset : « D'abord le grand fléau qui nous rend tous malades, Le seigneur Journalisme et ses pantalonnades ; Ce droit quotidien qu'un sot a de berner trois ou quatre milliers de sots à déjeuner ; Le règne du papier,

l'abus de l'écriture ; Qui d'un plat feuilleton fait une dictature ; Tonneau d'encre bourbeux par Fréron défoncé ; Dont, jusque sur le trône, on est ébloué. »

C'est une guerre des mots qui dure face aux mots qu'on oublie, c'est une guerre qui oppose la fiction à la réalité. Quand le journaliste cherche à obtenir le plus d'informations exactes pour écrire son article, l'écrivain inventera pour mieux servir son roman. L'écrivain qui devient journaliste doit mettre de côté son imagination pour raconter les faits, à la recherche de la vérité. Mais au fond, que cherche-t-il lorsqu'il écrit un livre ? N'est-il pas aussi à la recherche de la vérité ? Sa vérité ? Une vérité ? Pour l'atteindre, il use simplement d'autres armes, il n'a d'ailleurs souvent pas le choix. Il invente là où les faits ne sont plus suffisants, là où les silences sont trop lourds. L'écrivain raconte l'indicible, il se rend là où le journaliste ne peut plus avoir accès par souci de déontologie, voilà peut-être pourquoi tant de journalistes finissent par devenir écrivains, ils ressentent le besoin d'aller au bout de leur histoire et, pour la finir, il faut parfois mentir, accepter l'approximation, l'inexactitude, l'erreur.

À l'occasion du Festival Beyrouth Livres, *L'Orient-Le Jour* a eu l'audace de confier ce numéro à des écrivains, des bédésistes et des illustrateurs. Produit avec le soutien de l'Institut français du Liban, *L'Orient des Écrivains* rassemble vingt auteurs libanais et étrangers qui s'emparent du journal pour vous raconter leurs souvenirs et leurs émois. Ne croyez pas en tout ce qu'ils vous racontent, mais ne doutez jamais de leur honnêteté, ils vous disent aussi la vérité.

Sabyl Ghoussoub est écrivain (Prix Goncourt des lycéens 2022), dernier ouvrage paru : « Beyrouth-sur-Seine » (Éditions Stock, 2022).

BILLET

De la difficulté d'écrire sur les réfugiés syriens



Oliver ROHE

Le sujet des réfugiés syriens au Liban est miné. S'en emparer dans les circonstances actuelles, pour les besoins d'un article et non d'un livre, conduit toujours à une impasse pour la pensée. Les conditions de vie concrètes décrites par les uns et les autres, les souffrances entendues, les arguments plus ou moins rationnels avancés pour les expliquer, semblent à celui qui les découvre et les recueille tous légitimes et irrecevables à la fois.

Deux positions politiques et morales, en résumé, s'affrontent aujourd'hui : celle pour qui la « question syrienne » n'en est pas vraiment une, ou si elle en est une, elle serait secondaire ; celle pour qui, à l'inverse, il n'existerait pas de question plus urgente ni de plus consensuelle – si consensuelle que nul songe à interroger le miracle d'une telle unanimité dans un pays par ailleurs si divisé.

Comment ne pas entendre, pour commencer, la plainte qu'expriment beaucoup de Libanais devant la situation matérielle, qu'ils jugent bien plus enviable, des réfugiés syriens ? Qu'opposer à un chauffeur de taxi, un petit commerçant, un fonctionnaire payé en livre libanaise ou un salarié au chômage qui ne reçoit aucune des aides humanitaires – éducation, soins médicaux, argent – auxquelles les réfugiés syriens auraient droit ? Comment dissiper ou réfuter sa peur quand la présence syrienne sur le territoire libanais lui paraît aussi massive et étendue que difficile à quantifier (la querelle des chiffres ajoutant même à sa peur) ? Avec quels autres yeux

pourrait-il regarder ce qu'il conçoit comme le réel le plus immédiat et non comme un problème politique construit ?

À cette première position, une autre s'oppose, certes de plus en plus faiblement : comment refuser encore l'accueil – que les Libanais, il faut le rappeler sans cesse, ont offert plus que la plupart des États européens réunis, Allemagne excepté – à des exilés et des miséreux (et ils le sont tous plus ou moins, miséreux, y compris ceux qui abuseraient de la fameuse manne humanitaire, miséreux au même titre que le peuple libanais paupérisé comme jamais dans son histoire) ayant fui et fuyant parfois encore le fléau de la guerre dont les Libanais, justement, savent mieux que quiconque les souffrances ? Pourquoi renvoyer chez eux des réfugiés exposés à la persécution et dont le sort est pour l'essentiel suspendu au règlement du conflit syrien, lui-même tributaire, sinon otage, des puissances régionales et internationales ?

En plus de signaler, immanquablement, ses propres sympathies partisans sur l'échiquier national, choisir entre l'une ou l'autre de ces deux positions revient, en d'autres termes, à assumer pour le pays une politique d'inhospitalité relative au nom de l'intégrité libanaise menacée ou, au contraire, à accepter le statu quo actuel au nom de l'hospitalité.

Le conflit majeur qui se dessine à travers ce sujet des réfugiés que le Liban comme la France et l'Europe, dans une bien moindre mesure, connaissent et auront à résoudre, touche plus largement à la relation fondamentale entre le droit et la politique. Faut-il que le statut de l'exilé, du réfugié et même de l'immigré économique continue ou fasse désormais, pour le dernier, l'objet d'une protection juridique renforcée, d'une sorte de sanctuarisation internationale qui le protège des turbulences de la politique (au risque d'un sentiment d'atteinte à la souveraineté dite populaire ou nationale) ou faudrait-il, en vertu de cette même souveraineté dite populaire ou nationale, abandonner aux aléas de la politique nationale, aux pouvoirs politiques locaux, le soin de définir le statut et les droits des exilés, au risque, cette fois-ci, de les voir disparaître sous un éventuel gouvernement xénophobe ?

Oliver Rohe est écrivain, dernier ouvrage paru : « Chant balnéaire » (Allia, 2023).

COMMENTAIRE

Retour du même

Cette affaire de présidentielle, toute grave et capitale qu'elle soit, est devenue si pareille à elle-même de jour en jour, de semaine en semaine et de mois en mois qu'on peut se demander chaque matin si on ne s'est pas trompé de dates en lisant les nouvelles.



Charif MAJDALANI

Vers la fin des années quatre-vingt, mon père, qui lisait les quotidiens de manière assidue, s'installa une après-midi pour lire son journal. Il avait été occupé toute la matinée, se cala donc enfin confortablement après le repas dans son fauteuil et alla directement vers les pages intérieures, dans une vilaine manie qui consiste à interroger son journal sur les nécrologies, mais aussi sur les mariages et sur les baptêmes. Puis il revint progressivement vers les pages des nouvelles locales et les parcourut distraitement. Il n'y avait là que les informations routinières. Il feuilleta encore sans rien remarquer d'anormal, jusqu'à ce que finalement, me raconta-t-il, une annonce bizarre attira son attention, concernant une affaire ancienne. Il eut un doute, revint à la première page pour chercher la date du journal qu'il avait entre les mains, et c'est à ce moment qu'il vit le gros titre qui annonçait le décès de l'ex-président Camille Chamoun, un décès qui s'était produit deux ans auparavant. Il comprit assez vite qu'il avait mis la main sur un vieux journal qu'il avait lui-même deux ans plus tôt laissé de côté parce qu'un article lui avait plu. C'est ma mère qui l'en avait ressorti avec d'autres vieilles archives inutiles comme il y en a dans toutes les maisons, et qui se préparait à le jeter.

Cette histoire à la manière d'Achille Talon me revient sans cesse devant l'actualité du Liban et du monde lorsqu'une calamité, aucun désastre, aucune guerre n'est à déplorer et que les journaux ou les télévisions sont contraints d'informer quand même, de faire leur travail et donc de traiter de problèmes souvent routiniers qui donnent l'impression que tout est indéfiniment semblable à lui-même et répétitif. Et elle m'est évidemment revenue lorsque j'ai dû réfléchir à la question de la présidentielle libanaise afin d'écrire cet article. Parce qu'à la vérité, cette affaire de présidentielle, toute grave et capitale quelle soit, est devenue si répétitive, si pareille à elle-même de jour en jour, de semaine en semaine et de mois en mois qu'on peut se demander chaque matin, en en découvrant les derniers éléments, s'il ne s'agit pas là d'informations anciennes, déjà révolues, et si, en définitive, on ne s'est pas trompé de dates en



Photo d'illustration. Dalati et Nohra

les lisant ou en les entendant. Or pas du tout. De semaine en semaine et de mois en mois, c'est sans fin la même rengaine, les mêmes mots rancés et devenus d'une fadeur extrême : visite de Le Drian, initiative qatarie, troisième voie, blocage, visite de Le Drian, initiative de Berry, plan qatari, blocage, troisième voie, visite, initiative, troisième voie, plan, blocage.

Pourtant, il s'agit tout de même d'une élection présidentielle. Bien entendu, nous avons déjà vécu le même syndrome de vide, de cercle vicieux, d'impuissance et d'ennui plus d'une fois dans les dix ou quinze années précédentes, avec le même ronron réitératif au niveau de l'information, et au terme de quoi on reprenait le même président, comme s'il s'agissait d'un délégué de classe, ou on en elisait un autre, indifféremment, généralement un militaire, pour en finir. Et tout cela à chaque fois après les interventions et les médiations de l'étranger, comme lorsque des enfants n'arrivent pas à s'entendre et qu'un adulte est enfin obligé d'intervenir sans quoi ces enfants vont casser leur joujou. Sauf qu'ici, le joujou n'est rien d'autre qu'un pays, sa population, son avenir et son destin. Et on se prendrait évidemment à se laisser aller à la nostalgie d'un temps ancien où l'élection d'un président était l'objet d'un vrai débat intérieur et d'un choix incertain et donc réel, et dont le dernier exemple fut l'élection en extremis du président Sleiman Frangjié, sous le règne de qui, néanmoins, le pays débuta son inexorable déclin.

Mais la nostalgie est inutile dans un pays dont seul le lointain passé semble encore envoyer quelques chaudes lumières pour éclairer et rendre viables un présent sinistre et un avenir encore plus sombre. La situation n'est plus la même aujourd'hui. Essentiellement parce que le président de la République n'a plus le même rôle qu'au temps de la défunte première République, voire même n'a

plus de rôle du tout, à tel point qu'il arrive souvent dans les discussions politiques, dans les salons ou dans les colloques de trottoirs, d'entendre les gens se demander si cela est bien utile, un président, puisque le pays fonctionne bien sans lui. On le dit aussi du gouvernement, et de l'État tout entier, dont l'effondrement n'a pas empêché les choses de continuer à fonctionner, bon an mal an, à la grande satisfaction des tenants de l'hyperlibéralisme et des partisans du désengagement général de l'État dans les affaires des citoyens – le Liban apparaissant pour certains comme un vrai modèle d'autogestion privée des services et des besoins des citoyens.

De quoi le Liban est-il le nom dans l'esprit de chacun ?

Une fois la nostalgie mise de côté, et une fois surmonté l'immense ennui causé par la répétitivité ridicule du même scénario concernant cette échéance présidentielle, que reste-t-il au simple citoyen face au spectacle d'une classe politique si profondément incompétente et insoucieuse du bien public ? Certains diront qu'elle n'est nullement insoucieuse, au contraire, et qu'elle a conscience que l'élection d'un président est aujourd'hui liée symboliquement à l'avenir du pays et au changement de son image. Encore un président comme les précédents, et c'en sera fini du Liban que nous avons connu. Le scénario serait donc simple : nous sommes face à une impasse liée au devenir et à la représentation que chacun a du Liban. Nous serions donc une fois de plus confrontés à cette question existentielle : quel Liban voulons-nous, de quoi le Liban est-il le nom dans l'esprit de chacun ? Force est de constater en effet que ce n'est jamais la même chose. Si nous parlons tous d'un même pays, si nous prononçons tous son nom, nous ne mettons pas la même chose sous ce nom. Mais aujourd'hui, est-il pertinent de considérer que la question se pose

de manière crue, immédiate, à travers l'élection présidentielle ? Autrement dit, est-ce que par-delà la personne du futur élu, s'il y en a, cette élection porte-t-elle symboliquement sur un choix de représentation, d'image, d'identité du Liban ? Serions-nous donc vraiment dans une impasse totale, parce que les deux grandes et inconciliables représentations de ce pays dans l'imaginaire de ses habitants sont au cœur du débat sur la personne d'un président ? Cela est très possible. Mais ce qui est surtout à craindre, c'est qu'à n'importe quel moment, d'un seul coup, l'un ou l'autre des nombreux politiciens ou chefs de clan, quel que soit son bord actuel, qu'il soit souverainiste, moumanaïste, député gris ou brebis noire, ne se livre à quelque troc, nobtienne des cadeaux à l'avance, des postes et des fonctions pour sa cour et ses affidés, et en échange n'entraîne avec lui son groupe et ses amis dans un vote imprévisible et pernicieux (et c'est sans doute ce qu'espèrent pouvoir obtenir les nombreux émissaires étrangers, pour en finir avec les enfants que nous sommes), faisant pencher la balance de manière inattendue pour un candidat, réglant subitement la crise et prouvant du même coup que tout cela, cette longue et grave affaire présidentielle, n'était en fait que pure et simple question de tractations politiciennes et de quêtes de gains individuels, sur le dos une fois de plus d'une population exsangue et réellement soucieuse de son avenir et de celui de ses enfants. Ce genre de scénario, on l'a vu souvent et il légitime le fait qu'à côté de l'ennui puis de la nostalgie, il y ait une autre attitude possible à l'égard de cette comédie présidentielle, comme à l'égard de toute la comédie de la gouvernance de ce pays depuis trente-trois ans : la colère et la détestation.

Charif Majdalani est écrivain (Prix Femina Essai 2020), dernier ouvrage paru : « Mille Origines » (Bayard, 2022).



Nicolas Wild, illustrateur, coloriste, scénariste (Prix France Info 2014), dernier ouvrage paru : « À la maison des femmes » (Éditions Delcourt, 2022).

Cette édition spéciale est conçue dans le cadre du Festival Beyrouth Livres, avec le soutien de l'Institut français du Liban.



RÉCIT

Jarjough, Fadwa et la peur de grandir

C'est un secret de famille lourd à porter. Dans un petit village du Sud-Liban, le ratio de personnes atteintes de la myopathie de Duchenne est plus élevé que la moyenne mondiale.



Sofia Karámpali Farhat.

Sofia KARÁMPALI FARHAT

Personne ne nous apprend comment grandir. Dans ma famille paternelle, grandir est un mot qui n'est jamais employé, c'est comme s'il verrouillait l'accès à la mémoire. Pour cause, la peur de la transmission du gène DMD, responsable de la myopathie de Duchenne, une maladie neuromusculaire rare à l'échelle mondiale, mais particulièrement présente à Jarjough, notre village du Sud-Liban.

La maison de mes grands-parents est détruite le 8 juin 1982 vers 8h30, deux jours seulement après le début de l'opération « Paix en Galilée » menée par l'armée israélienne dans le sud du Liban. Le village, situé à 25 kilomètres à vol d'oiseau de la frontière, passe en l'espace de deux heures sous occupation israélienne. Ce jour-là, ce sont près de trente maisons qui sont détruites à Jarjough. Frappées par les tirs des « Long Tom », des canons de 155 mm, elles fondent les unes après les autres.

De notre domicile familial, il ne reste que trois murs : deux murs extérieurs qui se maintiennent partiellement parce que soutenus de part et d'autre par l'église Saint-Georges et la mosquée chiite Mohammad al-Zarif, épargnées par les tirs, et la moitié d'un mur intérieur. Sur celui-ci, un miroir de 50 sur 50 cm est traversé par une fissure verticale qui le défigure complètement.

Quelques mois plus tard, la maison est reconstruite. Le mur central est fortifié et repeint, mais comme un acte manqué, le miroir reste là, fissuré. Personne n'a l'air de relever cette incohérence.

C'est à travers ce miroir que je découvre l'existence de ma tante Fadwa, un peu par hasard, au détour d'une conversation qui aurait pu être complètement banale. En 2002, nous emménageons chez mes grands-parents, le temps de trouver un nouveau domicile et nous rapprocher de la ferme de mon père. Alors que j'entre dans ma huitième année, je m'aventure dans les recoins de la maison et je m'arrête devant ce miroir. J'interpelle mon père et lui fais remarquer qu'il est brisé, qu'il serait peut-être pertinent de le remplacer : « Fadwa brossait ses cheveux longs noirs en se contemplant dans ce miroir. D'ailleurs, tu as ses cheveux et tu as son regard aussi. Tu es son sosie parfait. »

Le sosie parfait d'une personne qui n'est plus. Depuis, chaque lettre du prénom de Fadwa m'obsède. Non seulement je découvre l'existence d'une tante, je remarque aussi son absence. J'apprends ensuite qu'elle est l'unique victime de l'invasion israélienne de Jarjough. Son handicap, une myopathie grave, l'empêche de se sauver.

Le foyer de Jarjough

C'est à l'âge de huit ans – drôle de coïncidence – que ma tante, comme son frère aîné avant elle, développe les premiers symptômes physiques visibles liés à cette maladie. Les premiers membres touchés sont les membres inférieurs : les mollets, puis les cuisses et le bas du dos. Fadwa se déplace de plus en plus lentement, elle a du mal à se tenir debout au-delà de quelques minutes, elle s'épuise en montant les escaliers. Chaque mois qui passe désactive de nouveaux muscles. Le corps s'atrophie, la vie s'évapore. Deux ans plus tard, elle est contrainte au fauteuil roulant et perd progressivement l'usage de ses membres supérieurs puis des extrémités, les doigts, et de la langue.

« C'était comme si nous tissions notre quotidien avec le fil de la mort... » Interroger mon père au sujet de sa sœur s'est révélé être un exercice bien plus difficile que de le questionner sur son expérience dans le camp de détention d'Ansar, lorsqu'il s'était engagé au sein du Parti communiste libanais et qu'il avait été capturé puis torturé par l'armée israélienne en juillet 1982 pendant près de deux ans. J'ai une première impression à ce moment-là de l'ampleur de la tragédie que représente la lente agonie de Fadwa pour cette histoire familiale. Cette maladie



Une photo, prise dans les années 1960, de la mosquée et de l'église encadrant la maison des grands-parents de Sofia Karámpali Farhat. Photo DR

génère autant de peurs, de charge mentale que d'incompréhensions.

Cette maladie, comment la nommer, comment l'écrire ? C'est en travaillant conjointement avec mon père et mon oncle, en croisant leurs souvenirs complémentaires – mon oncle avait trois ans de plus que Fadwa, mon père un an de moins – avec les témoignages des habitants de Jarjough que nous avons réussi à retrouver son nom. Il s'avère que notre village est un foyer exceptionnel de la concentration de celle-ci.

Selon l'Association française pour la myopathie, la dystrophie musculaire de Duchenne (DMD) se caractérise par un affaiblissement progressif des muscles dû à l'absence de dystrophine, une protéine qui leur est indispensable et qui leur permet de résister à l'effort. Sans elle, les fibres musculaires dégèrent. Monter les escaliers devient difficile et les chutes sont fréquentes. La perte de la marche survient entre l'âge de six et treize ans, la moyenne étant de neuf ans. Les patients non traités décèdent entre la fin de l'adolescence et le début de la vingtaine d'une insuffisance respiratoire ou d'une car-

diomyopathie. Des symptômes qui correspondent parfaitement aux faits rapportés : Fadwa et son frère Ali ont tous les deux été emportés par la myopathie de Duchenne.

À l'échelle mondiale, celle-ci toucherait, toujours selon la même source, 4,78 sur 100 000 personnes, soit un ratio très bas. À Jarjough, sur la même génération, cinq personnes de trois familles différentes ont été atteintes de la maladie sur une population de 1 000 habitants environ, soit cent fois plus que le ratio mondial. En remontant dans les arbres généalogiques respectifs, on retrouve un ancêtre commun vers 1850 en la personne de Amcha Chami. La maladie héréditaire, bien que récessive, a été maintenue et multipliée par les mariages endogames caractérisant les unions dans les villages.

Il s'avère aussi que la maladie affecte principalement la population masculine. La dystrophine étant codée par le gène DMD situé sur le chromosome X, il n'existe pas de copie de secours comme chez les femmes pour sécréter une quantité suffisante de cette protéine nécessaire à la structure musculaire. Ainsi, outre le ratio particulièrement élevé à Jarjough, le cas de Fadwa est

particulièrement rare, ce qui fait d'elle une des exceptions symptomatiques féminines de cette maladie à l'échelle mondiale (entre 5 et 22 % touchées par la DMD sont des femmes).

Maladie incurable

Après avoir mené l'enquête à Jarjough, je me suis intéressée à l'étendue de cette maladie sur le reste de la région du Sud-Liban et le territoire libanais. Il est difficile d'estimer le nombre d'occurrences exact – la maladie Duchenne ainsi que le parapluie des maladies neuromusculaires graves demeurent un sujet tabou dont on parle peu. La plupart des familles libanaises cohabitent avec cette tragédie à huis clos, évitant ainsi la stigmatisation et la honte qui pourraient venir du regard extérieur.

Pourtant, quelques études ont été conduites par des instituts internationaux et elles révèlent un ratio plutôt élevé de la DMD au Liban. Une recherche a été menée par une équipe de chercheurs multidisciplinaires et soutenue par AFM-Telethon et Sesobel, sur vingt ans (1999-2019) pour suivre l'évolution de dix types de maladies neuromusculaires, dont la DMD qui

était présente chez 14 % de la cohorte de patients. En extrapolant les données fournies par cette étude, on en déduit que la DMD concerne 5,73 naissances sur 100 000.

Il n'existe pas encore de traitement permettant de stopper le développement de la maladie de Duchenne. Néanmoins, un apport régulier en stéroïdes permet aujourd'hui de réparer les muscles endommagés par la dystrophie musculaire et de prolonger l'espérance de vie des personnes malades jusqu'à trente ans, contre dix-huit ans pour les personnes non traitées.

« Tu as failli ne jamais naître »

Mettre des mots, nous arracher au secret, cela nous permet de nous approprier les parts d'ombres de notre propre histoire. En échangeant avec mon père par rapport à la DMD, il m'a fait part de ses doutes concernant ma propre naissance. Il m'a avoué qu'il voulait transmettre la vie, mais qu'en assistant à la lente agonie de Ali et Fadwa, il était persuadé qu'il allait transmettre la mort. Cela suffit pour le convaincre de briser la chaîne de cette tragédie. Avec deux membres de la fratrie atteints, mon père est porteur de ce gène et a une possibilité sur deux de le transmettre à ses enfants.

Ainsi, quand il rencontre ma mère Eleni, grecque d'origine, à Prague, en 1986, ou quand mon oncle décide de faire sa vie en Allemagne, il n'y a pas que des étincelles dans cet amour naissant. L'affection se cristallise aussi autour de cette revanche par rapport à la génétique. Tous les deux m'ont avoué que la décision d'avoir des enfants était d'abord conditionnée par le choix de leur partenaire. Celle-ci devait auparavant être originaire d'un autre pays, le plus loin possible, en croisant les doigts pour qu'elle ne porte pas en elle le même gène.

J'ai vingt-huit ans aujourd'hui et je ne sais pas si je suis porteuse du gène DMD. Ma tante, je l'ai vue naître et disparaître en un instant, et c'est dans cette parenthèse que j'ai vu défilier ma propre naissance. Ce que je sais, en revanche, c'est que je suis porteuse de cette histoire, que le prénom de Fadwa vibre en moi tout autant que son regard et que si elle a passé ses dernières années sur un fauteuil roulant, je la redresse aujourd'hui par la force des mots.

Sofia Karámpali Farhat est poète, dernier ouvrage paru : « Zaatár » (éditions Bruno Doucey, 2023).

RÉCIT

J'entrerai dans vos prisons

Après deux mois de vaines tentatives d'obtenir un permis permettant de faire un reportage dans une prison pour femmes, comment raconter ce qu'il s'y passe depuis l'extérieur ?



Hyam Yared.

Hyam YARED

Les écrivains sont-ils en mesure de fonder un coup d'État au sein d'un journal, comme le suggérait notre rédacteur en chef pour cette édition spéciale de *L'Orient des Écrivains*, Sabyll Ghossoub. Derrière cette idée de permettre à la littérature de réimaginer une rédaction, il y a la place politique que l'on restitue à l'imaginaire. Mais aussi à la subjectivité. Avec l'idée – ou l'espoir – que la somme d'opinions différentes fabrique une pluralité de points de vue digne de cette complexité libanaise trop riche de ses « différences » pour converger sans heurts, en moins d'un siècle, vers une unité nationale émanée des mythes issus des spéculations idéologiques. C'est ce que permet l'écriture. C'est ce qu'elle m'a permis en tout cas. Quel écrivain ne serait pas en mesure de confirmer qu'écrire consiste en une succession de coups d'État fomentés contre le fatras de clichés, de malentendus et de tabous dont nous héritons. De honte aussi. Comme celle que l'on associe trop souvent à ceux ou celles qui sont amenés à passer par la case prison.

Il y a dans notre perception de l'emprisonnement une angoisse qui renvoie à nos incarcérations symbo-

liques plus que jamais d'actualité dans un Liban aux allures de prison à ciel ouvert. Mais aussi dans notre rapport au monde. À soi. C'est pour cela qu'au-delà de l'intérêt suscité par un sujet aussi essentiel que l'univers pénitencier des femmes au Liban, dans l'état de déliquescence générale que l'on connaît, j'ai sauté sur la thématique, sans mesurer la difficulté de sa réalisation et combien un permis tout simple à extraire au forceps des limbes d'un pays en panne de ses infrastructures remuait le couteau dans la plaie.

D'abord, il a fallu désigner laquelle des quatre prisons de femmes du pays il nous serait possible de visiter, un choix qui dépendait en réalité des Forces de sécurité intérieure (FSI) chargées de nous délivrer ce fameux permis. « Dans les plus brefs délais », n'a-t-on cessé de nous promettre en haut lieu. Il fut d'abord question d'un permis pour la prison de Baabda. Puis celle de Beyrouth. Puis à nouveau Baabda. Puis encore Beyrouth. Nous estimant déjà chanceux d'avoir un interlocuteur par ces jours où tous les organismes de l'État sont désertés de leurs employés, nous prenions notre mal en patience. Ce permis n'a finalement pu être délivré ni pour Baabda ni pour Beyrouth, dans le délai imparti.

« Tchatche » en prison

Alors comment rendre un article sur des prisons que je ne pouvais pas visiter ? Mon sujet était devenu un non-sujet. Comme ce pays est devenu un non-pays. J'ai toutefois reçu, à trois jours de la date limite de remise du texte, le coup de fil d'un officier des FSI. Sa voix, d'une courtoisie excessive, m'interroge sur quelques détails pratiques dans le cadre de ma demande. Son interrogatoire est absurde. J'ai peu de chance d'accéder à la prison dans les délais. Je relève ce point. Un silence déroute précède sa réponse désarmante : « Ah ? J'ai cru comprendre que c'était pour la semaine prochaine... »

Je garde mon calme. Un coup de pied dans la termitière ne sert à rien.



Photo prise dans la prison des femmes à Verdun, en 2007. Johanne Issa

Demain, je me rendrai moi-même sur place pour tenter de forcer, par la négociation, les portes de la prison. Ce que je fis. J'arrive donc à la prison Barbar Khazen à Verdun, je me dirige vers l'agent des forces de l'ordre se tenant devant la grille et lui expose mon cas. Je lui dis souhaiter rencontrer la directrice, lui raconte vite fait mon histoire. Il me laisse entrer.

Assise sur une chaise en plastique blanche, ma prochaine interlocutrice est une femme en treillis et bottes militaires. Son arme – une « kalach » peut-être – est posée sur les genoux. Elle a un sourire lumineux. Une expression bienveillante. Quand je l'aborde toutefois, elle se raidit, tenue à rester austère par sa fonction de gardienne du temps. Je « tchatche ». Elle se déride. Je lui parle de ma volonté de rencontrer la directrice en lui expliquant une fois de plus ma déception de n'avoir pas réussi à obtenir ce permis. Elle hoche la tête :

– « Tous des incompetents... »

– Qui ?

– Mes confrères des FSI. Des paresseux. Ils ne veulent juste pas travailler. Il faut dix jours pour un permis. Pas plus. »

J'invoque toutefois la crise, à leur

décharge, ou leur salaire dérisoire. Elle m'interrompt :

– « La crise ? Ce n'est pas une excuse. Ils ne sont pas les seuls à la subir. Quand tout va, on travaille, et quand rien ne va plus, on fait la grève ? Pourquoi rester dans ce cas ? Ils n'ont qu'à désertier. D'autres l'ont fait. Mais rester et ne pas faire le boulot, ce n'est pas bien. »

J'ai à peine le temps d'enchaîner une voix d'homme la reprend. Je me retourne. Un cinquantenaire bedonnant et à la moustache généreuse. Il aurait pu avoir un air jovial si son regard ne se voilait pas de tristesse à l'évocation de sa fille de 23 ans, incarcérée suite à des malversations dans lesquelles son mari, épousé en « khatifé » (en cachette), l'aurait plongée. Il part sur un monologue en forme d'état des lieux, faisant si bien l'éloge du personnel de l'établissement, qu'on aurait pu croire qu'il aurait quelque chose à y gagner : « Oummet el-awedim » (ce sont les plus honnêtes), me dit-il. Ma fille peut s'estimer heureuse. Ici, vous avez un personnel exceptionnel. Professionnel et humain. C'est ce que je lui ai dit et puis, à l'intérieur, elle est plus en sécurité qu'à l'extérieur. Son mari, incarcéré à la prison de Rou-

mich, a le bras long. »

Il est interrompu par la gardienne en treillis qui m'invite, par un sourire à se décrocher la mâchoire, à entrer dans le bureau de la directrice. La pièce est grande mais pas trop. De taille correcte pour une directrice. Sans folie des grandeurs. Avec, à gauche, un piano adossé au mur. Drôle de présence pour cet instrument qui aurait, me dit-elle, servi à un programme d'apprentissage de musique. Pour une directrice de prison je la trouve plutôt accueillante. Elle m'explique qu'au vu de la crise, pour l'instant, les activités, à part la couture et la broderie, sont à l'arrêt. Elle m'assure que ses détenues sont mieux traitées qu'une grande partie des citoyennes en liberté.

J'essaie de négocier mon entrée en prison comme on discute le prix d'une pièce dans une brocante. La démarche est ambitieuse : on ne rentre pas dans l'établissement pénitentiaire comme dans du beurre. Je suis remise à ma place avec une ferme diplomatie, mais l'ambiance reste cordiale. Elle a étudié le droit. Un diplôme, dit-elle, de droits humains. Je n'en connaissais pas l'existence. Puis elle parle de ses détenues. Je lui demande laquelle d'entre elles l'a le plus marquée : « Je n'ai pas le droit de vous répondre, mais vous invite à poursuivre vos démarches auprès des autorités concernées et de venir vous faire une idée par vous-même de la situation. Je vous laisserai libre de parler avec qui vous semble. »

« Personne n'est à l'abri »

Je quitte les lieux dare-dare, avec le sentiment de m'être laissé emboîter par une équipe aux allures de gentils organisateurs de Club Med. Pas pour longtemps. Je me suis vite « débluffée » et mise en colère contre ce système qui « invisibilise » les invisibles à coup de permis impossible à obtenir. Je déroulais dans ma tête tous les moments. De la rencontre avec la gardienne du temple à l'invitation de la directrice à me faire une idée par moi-même de l'état des lieux – une proposition de Gascon, puisque sans

permis, pas de visite – en passant par le monologue du père de la détenue.

Je pense également à la photographe Johanne Issa. À son reportage au sein de cette même prison en 2007. « Tout y était faux, me dit-elle. Les anniversaires, les fêtes, les espèces de non-événements qui étaient organisés autour de ses détenues assommées par leur destin, qui ne comprennent pas ce qui leur arrive, certaines ne comprennent même pas l'arabe. »

Certains de mes interlocuteurs à la prison me l'ont d'ailleurs confirmé à demi-mot : « Quand on s'assied avec quelques-unes, m'a dit l'un d'eux, et qu'on se rend compte de la violence de leur vécu, on peut penser que leur crime est une réaction à ce qu'elles ont elles-mêmes subies dans leur enfance. Le crime comme réponse à ce qui est insoutenable ! Personne n'en est à l'abri. »

Il ne me reste plus qu'à vérifier ces dires, à ne pas m'arrêter à la surface de ces icebergs d'acier que sont les prisons. Le lieu des enfers carcéraux humains. Car c'est bien de là, de nos prises d'otages collectives, familiales, affectives... que découlent les crimes.

En rentrant chez moi, ce jour-là, je me suis fait la promesse de ne rien lâcher. De poursuivre ma démarche. De finir par entrer, hors délai, dans cette prison, pour pouvoir témoigner et rendre à la littérature sa fonction. Celle de déconstruire les mythes. De raccourcir l'écart entre mythe et réalité. Il est là, le coup d'État à fonder contre soi-même. Il consiste à troquer l'image de soi – ou d'une prison – contre la découverte de soi en tant que réalité. C'est ce que permet l'écriture. Les prisons ne peuvent pas être des mythes. Il y vit des individus en panne de rencontres. De paroles. De gestes. De regards. Des destins à rencontrer. J'y retournerai. Intramuros, cette fois. Telle sera ma mission...

Hyam Yared est écrivaine (Prix Richelieu de la francophonie 2011), dernier ouvrage paru : « Implosions » (éditions des Équateurs, 2021).

RÉUNION DE FAMILLE **لقاء العائلة**
par Joseph Safieddine et Cyril Doisneau ~ 2023



Joseph Safieddine
 Auteur de romans graphiques, scénariste (Prix du scénario d'or 2015), dernier ouvrage paru : « Les Fusibles » (Dupuis, 2023)

Cyril Doisneau
 Dessinateur et auteur de bandes dessinées (Prix jeune talent du FIBD 2002), dernier ouvrage paru : « Les Fusibles » (Dupuis, 2023)

RUGBY

« S'il avait été libanais, jamais Jésus n'aurait été crucifié ! »

Un an avant la création de la Fédération libanaise de rugby, les Beirut Phoenicians défendaient encore les couleurs du pays du Cèdre à l'international, comme en ce jour de printemps 2008, à Damas. Quinze ans plus tard, Olivier Darrioumerle raconte sa brève carrière de rugbyman au Liban.



Olivier Darrioumerle. Photo Lucas Baroulet

Olivier DARRIOUMERLE

Avril 2008. Damas, stade des Abbassides. En short de rugby sur une pelouse brûlante, nous attendions l'arrivée des joueurs syriens. La première rencontre du tournoi du Machrek allait débuter. Le rugby avait toujours été un jeu pour moi. Ce match avait changé mon goût pour l'affrontement. Quelques semaines plus tôt, vue mer, je digérais ma dernière rupture sentimentale. La Méditerranée me souriait. Son odeur poissonneuse m'ensorcelait. Exilé à 24 ans au Liban, je tuais le temps au café noir. L'arrachement me paraissait être un problème insoluble. Je commençais à déprimer, si loin de mes racines bordelaises, quand une réflexion interrompit mon ennui : « Qu'est-ce que je cherche dans ce pays ? » Beyrouth n'est pas une destination choisie au hasard. Je ne fuyais pas, je ne cherchais rien. Mon inscription à l'Université Saint-Joseph (USJ) était une énigme. J'écoutais les cours de droit des affaires d'une oreille distraite. Je regardais mes sandales en cuir. J'adorais ces nu-pieds achetés à Bourj Hammoud. Lorsque la sonnerie retentissait, elles me portaient dans les couloirs de l'USJ. J'avancais au cœur d'un tourbillon d'héritiers multiconfessionnels qui partageaient la même croyance dans le dollar. Je passais mes journées en vacances. Ils jouaient des coudes pour entrer dans le séraï. Leur temps était précieux. Mon dilettantisme les fascinait. Leur camaraderie me suffisait jusqu'à ce café vertigineux, sur la Corniche de Beyrouth, qui m'imposa une réponse existentielle. La vérité m'est apparue à l'improviste.

« Le jeu du paradis »

Je traînais mes sandales en cuir entre deux salles de cours lorsqu'un camarade me proposa de rejoindre l'équipe de rugby de l'USJ : les Beirut Saints. J'étais à la fois excité de retrouver le ballon ovale et inquiet de jouer à XIII (Rugby League). Je savais l'engagement plus frontal. Disons-le : plus brutal. Je m'étonnais que le sport national en Australie ait pu faire des émules au Liban. La fiche Wikipédia du rugby libanais explique rapidement la raison de cet attrait. « C'est le jeu qui se joue au paradis. Il est donc normal que les premiers colons (en Australie, NDLR) et leurs descendants originaires du pays du Cèdre de Dieu puissent (y) prospérer. » Je glanais quelques informations sur les « Cedars », cette équipe de wallabies issue de la diaspora. S'ils avaient raté de justesse leur ticket pour la Coupe du monde 2008, le temps leur donnera raison. Ils disputeront les quarts de finale des deux dernières éditions, 2017 et 2022.

Le contraste de ces guerriers aborigènes avec l'équipe des Beirut Saints était saisissant. Mes camarades de l'USJ avaient moins l'air de chasseurs de crocodiles que de gros bébés qui auraient trouvé une balle sur un carré d'herbe. Seul l'entraîneur me fit forte impression. Tim était australien et ressemblait à Captain America. Ce surhomme bodybuildé, joueur emblématique des Cedars, m'enseigna, dès le premier entraînement, sa technique défensive. Le secret : le plaquage, à la découpe, en planche, sous la jugulaire. « Tough as old boots » (« dur comme des vieilles bottes »), disait-il. La seule manière de jouer au rugby à XIII, selon lui.

Je n'ai jamais compris son rôle d'éducateur à la tête du commando croquignole de l'USJ. Je ne comprenais pas davantage l'organisation de leur championnat universitaire « à l'américaine ». Après le premier match, j'ai lâché les Beirut Saints. Voilà ma grande culpabilité. J'aurais pu faire le tour du Liban et rencontrer les « Razorbacks » de Balamand (ALBA), les Eagles de Tripoli (LIU), les « Lions » (AUST) ou les « Immortals » de Beyrouth (LAU).



Un entraînement d'une équipe de rugby sur la pelouse du stade Jacques Fouroux à Auch, dans le Gers, dans le sud-ouest de la France.

Ceux-ci, « considérés comme les rois incontestés de la Rugby League libanaise, ont remporté cinq des onze titres possibles », rappelle leur fiche Wikipédia. Mon seul match à XIII aura été une débâcle avec les « Beirut Saints » de l'USJ contre les « Wolves » de l'AUB.

De XIII à XV

À la sortie du minibus, sans un mot, Tim nous distribua le maillot blanc floqué d'un saint Georges terrassant le dragon. Dans les vestiaires de l'Université américaine, il resta silencieux. Il s'enroula les épaules, les genoux et les coudes, de straps, comme un catcheur désenchanté. Il avala une demi-bouteille de Synthol et nous annonça, crachant par terre, que le jour était venu d'apporter la preuve de notre masculinité. Au coup d'envoi, chauffé à blanc, il s'élança seul, en tête de ligne. Il se fit exploser au plaquage, littéralement télescopé par son propre impact. K.-O. Tim sortit du terrain, titubant, comme un poulet sans cou. Trois peureux l'ont suivi à l'infirmerie. Leurs blessures, réelles ou supposées, nous obligèrent à diluer les équipes. Les « Wolves » de l'AUB nous prêtèrent des joueurs. La défaite était lourde.

À la fin de ce match-catastrophe – dont je ne fus pas le héros –, j'entendis parler d'une équipe de rugby à XV (Rugby Union), les « Beirut Phoenicians ». Je sautais sur l'occasion de quitter Tim et le rugby à XIII. J'avais honte de fuir devant l'adversité. J'essayais de me convaincre que ce jeu de massacre n'était pas pour moi. Je n'avais pas l'âme d'un coupeur de têtes. Je trimbalais ma blessure narcissique : étais-je encore un homme ? Je me persuadai qu'il fallait un grand combat pour guérir. Le Dieu des cèdres m'a-t-il entendu ? Deux se-

maines plus tard, je défendais le Liban contre la Syrie, dans le stade des Abbassides.

En l'absence d'organisation officielle, les Beirut Phoenicians représentaient le pays dans les compétitions internationales. L'année suivante, la Fédération libanaise de rugby sera créée. Quelques années plus tard, affiliée au World Rugby, elle aura son équipe nationale attirée. The Phoenix. Ces derniers ne brillèrent jamais comme les Cedars, mais ils auront le mérite d'être les artisans de leur propre championnat, avec les « Dragons » de Jounié ou les « Black Lions » de Jamhour. Si j'ai eu des scrupules en fuyant le XIII, j'ai regretté de ne pas jouer davantage à XV. Je me console, aujourd'hui, en me disant que j'ai eu la chance – et l'honneur – d'être à Damas, au centre des lignes arrières libanaises, entre un banquier irlandais et un Anglais taciturne. Deux joueurs rusés qui ne parlaient qu'entre eux. Ils venaient pour s'amuser, rien de plus. Ils formaient un commando de mercenaires à la solde du beau jeu. Dans le pack d'avants, un des piliers était français. Un petit gros, barbu et casqué, avec des mains comme des parpaings. Militant royaliste, surnommé « La Bûche », il aimait les drapeaux et le Christ. L'idée de se battre pour le Liban lui plaisait. Les autres étaient des autochtones. Certains fréquentaient les salles de muscu. D'autres étaient plus trouillards, mais ils ne se trahissaient jamais au combat.

« Kulluna lil watan »

Dans les gradins, pas un supporter, mais un portrait de Bachar el-Assad placardé tous les dix mètres. Au troisième tour d'échauffement, son visage s'était imprimé dans nos rétines. Les Syriens sont entrés sur le

terrain. Je cherchais le numéro 13. Je dévisageais l'individu qui partagerait mon après-midi : une gueule d'anglais, genre biker, les biceps tatoués, des cuisses comme des poteaux d'autoroute. Un mètre cube de jambon blanc. Dans la famille British, j'avais pioché l'Idiot des îles. On se regarde. On s'évalue. On se mesure. On se nargue. Clemenceau ne disait-il pas que « le meilleur moment de l'amour, c'est quand on monte l'escalier ».

De retour aux vestiaires, l'entraîneur attendait nerveusement. Quand la porte se ferma sur le dernier joueur, il commença son discours. « S'il avait été libanais, jamais Jésus n'aurait été crucifié ! Ses apôtres auraient été armés ! Armés jusqu'aux dents, et prêts à mourir pour lui. » Les larmes aux yeux, il nous accrochait du regard. Chacun son tour : « Aujourd'hui, les apôtres de Jésus, c'est vous ! » J'enfourmais mon protège-dents. Je limais les crampons de mes chaussures sur un coin d'asphalte comme j'aurais fourbi mes armes avant d'entrer sur un champ de bataille. Ce n'était plus un match, c'était une guerre.

Soudés, des bras aux épaules, un seul compatriote connaissait l'hymne national. Cela suffisait. À quelques minutes du coup d'envoi, je pleurais sous le drapeau qui flottait dans le ciel désertique des grandes victoires militaires.

Nous sommes entrés sur le terrain du stade syrien comme des guerriers païens. Chacun dans son camp, face à face. Mon biker anglais s'est craché dans les mains et m'a tendu un doigt d'honneur. J'avais appris un truc lors d'un échange scolaire avec un collègue néo-zélandais : il n'y a que l'impact initial qui compte. Tout est dans la première impression. Les All Blacks dansent le Haka, rituel de combat maori, sûrs de la terreur qu'ils font

naître dans le cœur de leurs victimes. J'ai demandé à mon coéquipier irlandais de taper le coup d'envoi, très haut, très fort, sur mon vis-à-vis. Le Biker anglais a tendu les bras, je l'ai plaqué à l'australienne : « Tough as old boots ». L'arbitre a sorti un carton jaune. Dix minutes dehors : le temps que la peur infuse.

De retour sur la pelouse, je lui glissais quelques insultes à l'oreille. D'expérience, je savais qu'à l'évocation des mamans, la réaction est immédiate. Une petite bagarre éclatait. Je profitais du désordre pour lui masser les c... avec mes crampons aiguisés. Je l'achevais d'un coup de poing à travers le nez qui lui fit moucher rouge. Un bigleux édenté remplaça l'Idiot des îles. Il ne devait pas manger à sa faim. Son visage gris flottait sur un corps sans muscles. Mais quel plaisir de lui enfoncer la tête dans l'herbe. Le Syrien crachait de la terre.

La Syrie, et ses ruses florentines

Dans le bus du retour, nous étions heureux et soulagés. Nous rentrions au Liban avec une victoire aussi précieuse que celle du 26 avril 2005. Mais la surprise fut brutale, au passage de la douane. Pris d'une nausée collective, le fond de l'œil jaune comme un œuf pourri, nous vomissions à l'unisson. Les analyses médicales décelèrent des helicobacter pylori, sous-titré en syrien : la torture de l'hélice intestinale. Leau servie pendant le match était contaminée. Les Syriens avaient gagné. Mais l'empoisonnement produisit, chez moi, un effet secondaire, qui se caractérisa par une certaine fascination pour ces ruses florentines. Quelques minutes avant le déclenchement des vomissements, j'ai noté que mon visa fut prolongé gratuitement de trente jours. J'économiserais les 300 dollars

du tampon « long séjour » en retournant une fois par mois en Syrie. Une aubaine. Je pourrais visiter les temples de Palmyre, les remparts d'Alep, les souks de Damas. Mon visa « provisoire » serait renouvelé à chaque retour au Liban. Ainsi, je programmais des allers-retours mensuels. J'allais et venais allègrement en Syrie jusqu'au jour où un douanier libanais mit en doute la sincérité de mon goût du voyage. Il confisqua mon passeport en échange d'une convocation à la Sûreté générale. Je me rendis dans cette imposante tour jaune et vitrée, où je fus reçu par un moustachu vêtu d'un treillis en tissu de camouflage gris qui se fondait parfaitement avec les murs de son bureau. Il feuilletait mon passeport d'un air contrarié. Comment pouvait-on économiser de l'argent en partant en vacances ? Il me harcelait de questions en arabe. Je lui répondais invariablement « ma baeref ». Son insistance devait me pousser à avouer des activités clandestines. Je lui répondais invariablement : « Ana faransi, ana talib li lubnan. » Le moustachu était persuadé que je mentais. Mon passeport taché de visas syriens en était la preuve. Les heures passaient. Son insistance à me parler arabe était sûrement une technique d'interrogatoire des moukhabarat.

Après quatre heures d'une discussion blanche, je ressentis le besoin irrépressible de savoir si nous parlions la même langue. « Je vous dirai tout ce que vous voulez lorsque vous cesserez de me parler en arabe avec ce balai à chiottes qui vous sert de *bouch-stache*. » J'ai compris que le militaire était francophone à sa manière de tapoter nerveusement sur le combiné de son téléphone fixe à cadran rotatif sorti des années 90. Je sentais que j'avais marqué un point. J'ai aussitôt voulu le mettre échec et mat. J'ai exigé un appel à l'ambassade de France. Stratégie gagnante à laquelle il répondit par l'appareil lui-même, qu'il me jeta au visage. « Qu'est-ce que tu fais dans ce pays ? » m'a-t-il demandé dans un français parfait, matiné de cet accent libanais qui en adoucit les rugosités. Je ne lui ai pas raconté qu'une rupture amoureuse primitive était l'inéluctable cause inconsciente de ma présence au Liban. Alors, je n'ai rien dit. « Appelle l'ambassade. Dis-leur que tu rentres chez toi. » J'aurais pu dire que j'avais défendu les couleurs du Liban contre la Syrie. Il ne m'aurait pas cru. Alors, je lui ai répondu : « Vous n'allez pas me renvoyer en France, je suis orphelin, là-bas... Le Liban est le seul pays du monde où je me sens comme à la maison. Ici, je me sens chez moi. On est tous des voyageurs, tu le sais : tu es phénicien. Ya khayé, on a le même sang ! » Il a levé les yeux, la mine dépitée, il m'a rendu mon passeport et m'a dit : « Yalla, bye. Rentre en France. » J'ai su, à ce moment précis, que le Liban était mon utopie. Cet ailleurs. Ce désir impossible. Ce lieu fantastique à la fois idéal et invivable. Je suis rentré à Bordeaux, persuadé qu'un jour, le Liban sera mon pays.

Olivier Darrioumerle est journaliste, écrivain, dernier ouvrage paru : « L'Affaire Curtis Pilarski » (éditions du Cherche Midi, 2022).



Olivier Darrioumerle arborant le maillot des Beirut Phoenicians 15 ans plus tard, dans le centre-ville de Bordeaux aux couleurs de la Coupe du monde de rugby 2023.

SYRIE

Attaque de drones contre l'académie militaire de Homs : plus de 60 tués

Des frappes turques sur des cibles kurdes font au moins neuf morts.

Plus de soixante personnes ont été tuées jeudi dans une attaque de drones ayant visé l'académie militaire de Homs, dans le centre de la Syrie, en pleine cérémonie de promotion d'officiers, selon l'Observatoire syrien des droits de l'homme (OSDH).

Au moment même, la Turquie menait des frappes contre des régions sous contrôle kurde dans le nord-est de la Syrie, faisant au moins neuf morts, selon les forces kurdes.

L'attaque de Homs, imputée par l'armée syrienne à « des organisations terroristes », a fait « plus de 60 morts », selon l'Observatoire, en majorité des officiers mais aussi neuf civils, des proches des militaires qui assistaient à la cérémonie. L'OSDH, basée au Royaume-Uni et disposant d'un vaste de réseau de sources en Syrie, a également fait état de « plusieurs dizaines de blessés ».

« Des organisations terroristes » ont visé la cérémonie « à l'aide de drones chargés d'explosifs », a indiqué l'armée syrienne, promettant de « riposter fermement » à « cette lâche attaque terroriste inédite ».

L'attaque n'a pas été revendiquée dans l'immédiat. Des groupes jihadistes qui contrôlent une partie du territoire syrien ont parfois recours aux drones armés.

Les forces gouvernementales avaient repris en mai 2017 au prix de violents combats le contrôle total de la ville de Homs, qui était devenue un bastion rebelle depuis le soulèvement pro-démocratie de 2011.

Le conflit en Syrie a été déclenché par la répression des manifestations pro-démocratie, fait plus d'un demi-million de morts et morcelé le pays.

Escalade turque

Les Kurdes ont notamment établi une administration autonome dans le nord-est du pays, qui est régulièrement prise pour cible par l'armée turque. Jeudi encore, la Turquie a mené des frappes contre la région, visant des



Un site pétrolier en feu suite à des frappes turques sur les régions kurdes en Syrie. Dettl Soulemani/AFP

sites pétroliers, deux centrales électriques, un barrage et une usine dans la province de Hassaké, contrôlée par les Forces démocratiques syriennes (FDS), dominées par les Kurdes et soutenues par les États-Unis).

La Turquie affirme agir en représailles à l'attentat ayant visé dimanche le ministère de l'Intérieur à Ankara, blessant deux policiers.

« Six membres des forces de sécurité ont été tués dans un raid » et « deux civils » circulant à moto ont péri dans une autre frappe, selon un communiqué des forces kurdes. Le porte-parole des FDS, Farhad Chami, a peu après fait état d'un neuvième mort.

La Turquie a affirmé que les auteurs de l'attentat d'Ankara, revendiqué par le Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK, kurde turc), avaient été formés en Syrie, des accusations démenties par le chef des FDS, Mazloum Abdi.

Ankara considère la principale composante des FDS, les YPG (Unités de protection du peuple), comme une extension du PKK, qualifié d'« organisation terroriste » par Ankara.

« Il y a une escalade claire depuis

les menaces turques » contre les zones contrôlées par l'administration kurde autonome dans le Nord-Est syrien », a affirmé M. Chami.

En riposte à l'attentat d'Ankara, la Turquie a mené également des frappes contre des positions du PKK dans le nord de l'Irak, pays frontalier de la Syrie et de la Turquie.

Après les frappes de jeudi en Syrie, des colonnes de fumée étaient visibles au-dessus du site pétrolier de Qahtaniya, près de la frontière turque. Des pompiers se sont dirigés vers la principale centrale électrique de Qamichli, dans la province de Hassaké.

Bombardements d'Idleb

Dans le marché central de Qamichli, les commerçants et les rares clients avaient les yeux rivés sur les écrans de télévision et leurs téléphones portables, suivant avec angoisse les informations. « La situation empire chaque jour. La Turquie ne nous laisse pas souffler et nous vise chaque jour. Nous voulons juste que nos enfants vivent en paix », affirme Hassan al-Ahmad, un commerçant de 35 ans.

L'administration autonome kurde a appelé jeudi « la communauté internationale, la coalition internationale » ainsi que la Russie à « prendre des positions capables de dissuader » la Turquie.

Les États-Unis, la Russie, alliée du régime, et la Turquie déploient des troupes dans des régions distinctes de Syrie.

Les FDS, soutenues par Washington, ont été le fer de lance de la lutte contre le groupe jihadiste État islamique (EI) en Syrie.

Entre 2016 et 2019, la Turquie a effectué trois opérations d'envergure contre les forces kurdes.

Ailleurs dans le pays, cinq membres d'une même famille ont été tués au cours de la nuit dans un bombardement des forces du régime dans la province d'Alep (Nord-Ouest).

Et à la suite de l'attaque de Homs, les forces du régime ont violemment bombardé la région d'Idleb, dernier bastion rebelle du pays, selon des habitants.

Source : AFP

SOMMET

Inquiétudes de Kiev et des Européens sur la poursuite de l'aide américaine

Ce rendez-vous en Andalousie s'est porté également sur la crise migratoire.

Réunis jeudi à Grenade autour de Volodymyr Zelensky, près de 50 dirigeants du continent européen ont exprimé leurs préoccupations sur le risque que la crise politique en cours à Washington fait peser sur l'aide américaine à Kiev.

Malgré le soutien unanime affiché au président ukrainien, ce troisième sommet de la Communauté politique européenne a peine à tenir ses promesses. En l'absence du président azerbaïdjanais, Ilham Aliev, et de son homologue turc Recep Tayyip Erdogan, principal soutien de Bakou, la rencontre très attendue sur le Haut-Karabakh n'a pas eu lieu (voir par ailleurs).

« L'Europe augmente son aide (...) mais est-ce que l'Europe pourra combler le vide laissé par les États-Unis ? Évidemment, l'Europe ne peut remplacer les États-Unis », a insisté le chef de la diplomatie européenne Josep Borrell à son arrivée à Grenade.

C'est une « période d'élection difficile aux États-Unis » à un an de la présidentielle et « des voix discordantes » sur l'aide à l'Ukraine, parfois « très étranges », s'expriment, a dit, sans cacher son inquiétude, M. Zelensky, en affichant toutefois sa « confiance en l'Amérique ».

La poursuite de l'aide américaine à Kiev est suspendue à l'issue de la crise politique en cours à Washington, qui a entraîné mardi l'éviction du chef républicain de la Chambre des représentants, Kevin McCarthy, en raison d'une fronde de l'aile droite de son parti opposée au déblocage de fonds pour l'Ukraine.

Désormais, le Congrès dispose d'environ un mois et demi pour adopter un budget annuel comportant une nouvelle enveloppe pour Kiev, sans laquelle Washington, qui est de loin le premier fournisseur d'armement à l'Ukraine, ne pourra la soutenir que « quelques mois » encore, selon la Maison-Blanche.

Le président américain Joe Biden



Accolade entre la Première ministre italienne Giorgia Meloni et le président ukrainien Volodymyr Zelensky, hier, à Grenade. Handout/Ukrainian Presidential Press Service/AFP

a reconnu mercredi pour la première fois que la situation l'inquiétait et a promis de prononcer bientôt un « discours majeur » sur « l'extrême » importance de ce soutien.

Erdogan encore absent

Deux semaines après l'offensive éclair des forces azerbaïdjanaises qui a poussé la quasi-totalité de la population arménienne à fuir la république autoproclamée du Haut-Karabakh, une rencontre entre Aliev et le Premier ministre arménien Nikol Pachinian devait être l'un des points d'orgue de ce sommet de Grenade. Mais l'homme fort de Bakou, agacé par les marques de soutien européennes à l'Arménie, a fait savoir mercredi qu'il ne serait pas au rendez-vous.

L'absence d'Aliev et d'Erdogan est un revers pour la CPE, qui a annulé sa conférence de presse finale prévue avant un dîner des chefs d'État et de gouvernement à l'Alhambra.

L'objectif de la CPE, imaginée par Emmanuel Macron, est de ras-

sembler beaucoup plus large que l'Union européenne : au-delà des 27 membres du bloc, 20 pays ont été invités à ce sommet.

Derrière cet acronyme, on trouve des pays aux trajectoires radicalement différentes vis-à-vis de l'UE : des candidats déclarés (et impatients) à l'adhésion, des pays qui savent que la porte leur est fermée pour longtemps et le Royaume-Uni, qui a choisi il y a sept ans de quitter l'UE avec fracas.

L'absence d'Erdogan pour la deuxième fois consécutive » après le sommet de juin en Moldavie « a faiblit la CPE imaginée pour traiter avec Ankara dans un autre format que l'UE, à laquelle sa candidature est gelée », souligne Sébastien Mailard, de l'Institut Jacques Delors.

Crise migratoire

Ce rendez-vous en Andalousie s'est porté également sur la crise migratoire, que le Premier ministre britannique Rishi Sunak et son homologue italienne Giorgia Meloni

voulaient placer au cœur des débats. Mercredi, les 27 se sont mis d'accord sur un texte destiné à organiser une réponse européenne en cas d'afflux massif de migrants dans un État de l'UE, comme au moment de la crise des réfugiés de 2015-2016. Un « tournant » important « dans le débat » sur l'immigration, selon la dirigeante italienne d'extrême droite.

Mais en attendant la finalisation d'une laborieuse réforme du système migratoire européen, l'Italie et le Royaume-Uni veulent agir au plus vite. « Les niveaux d'immigration illégale vers l'Europe continentale sont au plus haut depuis près d'une décennie », a déclaré mercredi le Premier ministre britannique, parlant d'une « situation à la fois immorale et intenable ». Selon Downing Street, Rishi Sunak et la Première ministre italienne Giorgia Meloni doivent organiser une réunion en marge du sommet en vue d'annoncer « une action conjointe » sur ce thème.

Source : AFP

HAUT-KARABAKH

L'Azerbaïdjan prêt à des pourparlers avec l'Arménie sous médiation de l'UE

L'Azerbaïdjan est prêt à des pourparlers avec l'Arménie sous médiation de l'Union européenne, après son offensive victorieuse au Haut-Karabakh, a assuré jeudi un conseiller du président azerbaïdjanais, même si celui-ci ne s'est pas rendu à un sommet européen en Espagne où le sujet devait être évoqué.

« L'Azerbaïdjan est prêt à participer prochainement à Bruxelles à des réunions tripartites entre l'Union européenne, l'Azerbaïdjan et l'Arménie », a assuré Hikmet Hajiev, un conseiller du président azerbaïdjanais Ilham Aliev, sur X (ex-Twitter).

Les discussions entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan devaient être l'un des points d'orgue du sommet européen organisé à Grenade jeudi.

Bakou vient d'emporter une victoire éclair face aux séparatistes arméniens du Haut-Karabakh, qui s'est depuis vidé d'une immense partie de sa population.

Mais à la veille de ce sommet, Ilham Aliev a fait savoir qu'il ne s'y rendrait pas, un responsable de son pays évoquant une « atmosphère anti-azerbaïdjanaise ». Le Premier ministre arménien Nikol Pachinian, qui s'est lui déplacé, avait déploré cette décision.

Selon Hikmet Hajiev, son pays a choisi de ne pas participer à cause de la « politique de militarisation » de la France dans le Caucase, de l'attitude de l'Union européenne vis-à-vis de la région et de l'absence de la Russie.

Mais cela ne revient pas à « refuser des discussions avec l'Arménie », a-t-il insisté.

La cheffe de la diplomatie française Catherine Colonna a affirmé mardi que Paris avait « donné son accord » pour la livraison de matériel militaire à l'Arménie, qui souhaite se protéger de son voisin azerbaïdjanais.

Source : AFP

ESPIONNAGE

Révélation de Mediapart sur des aides françaises à des dictatures, dont l'Égypte

Le média français en ligne Mediapart a révélé, jeudi, les résultats d'une longue enquête menée pendant un an par quinze médias internationaux, selon laquelle un groupe français a vendu un logiciel espion à plusieurs régimes politiques, dont l'Égypte, qui l'aurait utilisé pour traquer ses opposants.

« Notre enquête révèle que le groupe français Nexa a vendu le logiciel espion Predator, capable de pirater les téléphones portables, à au moins trois autocraties : l'Égypte, le Vietnam et Madagascar », écrit le média d'investigation sur son site, en précisant que ce logiciel a été conçu par la société Intellexa, qui a fait alliance avec Nexa.

« Or, les autorités ne peuvent ignorer que ces régimes illibéraux acquièrent ce matériel de pointe pour surveiller, réprimer, parfois emprisonner ou tuer leurs opposants politiques, des journalistes et des militants des droits de l'homme », dénonce Mediapart, qui indique qu'un mégacontrat a été conclu en 2014 entre Nexa et l'Égypte de Abdel Fattah al-Sissi.

Un autre logiciel vendu par Nexa, Cerebro, « analyse l'ensemble des interceptions pour aboutir à une surveillance globale digne de Big Brother », explique Mediapart. Quant à Predator, « il permet d'aspirer toutes les données des téléphones et de transformer les

combinés en mouchards, en activant, ni vu ni connu, leurs micros et leurs caméras ».

« L'Égypte a fait un fort mauvais usage de Predator », poursuit le texte. Avant de fournir les détails suivants : « En décembre 2021, le laboratoire canadien Citizen Lab révélait que les téléphones de deux Égyptiens ont été piratés avec le logiciel espion d'Intellexa : Ayman Nour, un homme politique exilé en Turquie et opposant au régime du maréchal Sissi, et "le présentateur d'une émission d'information populaire", qui a souhaité rester anonyme ». Le 24 septembre, Citizen Lab avait affirmé qu'Ahmad Tantawi avait été ciblé à de multiples reprises par le logiciel Predator, juste après avoir annoncé sa candidature à la prochaine élection présidentielle, fixée aux 10-12 décembre.

Ce n'est pas la première fois que ce genre de révélations éclate. En novembre 2021, l'ONG Disclose avait publié une enquête montrant comment Le Caire aurait détourné une aide militaire française pour des campagnes de bombardements dans la région du désert occidental. Paris aurait fourni des informations récupérées et utilisées par l'armée égyptienne afin de bombarder des trafiquants à la frontière libyenne, et non des jihadistes comme prévu.

Brèves

GÉORGIE

La flotte russe va installer une base en Abkhazie

L'armée russe va installer une base navale en Abkhazie, une région séparatiste pro-russe de Géorgie, a annoncé jeudi le dirigeant de ce territoire au moment où l'Ukraine intensifie ses attaques contre la flotte russe de la mer Noire, en Crimée. « Nous avons signé un accord et, dans un avenir proche, la marine militaire russe disposera d'un point d'ancrage permanent dans le district d'Otchamtchiré » sur la côte de la mer Noire, a affirmé Aslan Bjanja au journal russe *Izvestia*. Le porte-parole du Kremlin s'est, lui, refusé à tout commentaire. « Je ne peux absolument pas commenter », a dit Dmitri Peskov. La Géorgie a en revanche condamné cette annonce, qu'elle voit comme une « violation flagrante » de sa souveraineté et de son intégrité territoriale. Il s'agit d'une « nouvelle provocation visant à légitimer l'occupation illégale de l'Abkhazie », a déclaré son ministère des Affaires étrangères, se disant « préoccupé ».

IRAN L'Allemagne et les États-Unis inquiets pour l'adolescente dans le coma

L'Allemagne et les États-Unis ont exprimé leur inquiétude concernant une adolescente iranienne qui aurait été victime d'une altercation avec les forces de sécurité dans le métro de

Téhéran et se trouve depuis dans le coma. « En Iran, une jeune femme se bat à nouveau pour sa vie. Juste parce qu'on pouvait voir ses cheveux dans le métro. C'est intolérable », a écrit la ministre allemande des Affaires étrangères Annalena Baerbock, sur X, anciennement Twitter. De son côté, l'envoyé spécial américain pour l'Iran Abram Paley a affirmé sur X que Washington était « choqué et inquiet en raison des informations selon lesquelles la soi-disant police des mœurs iranienne aurait agressé » l'étudiante. Selon l'ONG de défense des droits des Kurdes d'Iran Hengaw, dont le siège est en Norvège, l'adolescente de 16 ans, Armita Garawand, a été grièvement blessée lors d'une altercation dans le métro avec des femmes membres de la police des mœurs. Lundi, l'agence de presse officielle iranienne Irna a affirmé qu'une étudiante de 16 ans s'était évanouie dimanche après une « chute de tension » dans le métro. En outre, le porte-parole du ministère des Affaires étrangères iranien, Nasser Kanani, a critiqué ces déclarations, sans faire d'allusion directe à l'affaire de la jeune fille. « Au lieu de remarques interventionnistes et biaisées et au lieu d'exprimer des inquiétudes peu sincères à l'égard des femmes et des filles iraniennes, vous feriez mieux de vous inquiéter du personnel de santé et des patients américains, allemands et britanniques et de vous attaquer à leur situation », a-t-il dit

RÉCIT

Khomeyni, la mort et moi

La mort du guide suprême à l'été 1989 a créé une onde de choc, dans le pays mais également au sein de la diaspora iranienne.



Maryam Madjidi. Photo Richard Noury

Maryam MADJIDI

Le téléphone sonne. Ma mère décroche. Elle parle en persan. Ça doit être ma grand-mère qui nous appelle souvent d'Iran. Je vois le visage de ma mère se transformer, ses yeux et sa bouche s'ouvrent d'étonnement, elle fait signe à mon père de venir près du téléphone. Celui-ci arrive et prend le petit combiné pour entendre la conversation. Quoi ? Aujourd'hui même ? Il est mort ? Les deux répètent cette phrase : il est mort ! Ils racrochent et reprennent immédiatement le combiné pour appeler leurs amis iraniens exilés en France.

Tu as entendu la nouvelle ? Oui, il est mort. Que va devenir le pays ? Et sa succession ? Qui va lui succéder ? Ils en ont parlé ?

Mais qui donc est mort ? On ne me répond pas, ils sont trop occupés à se passer le combiné et appeler les uns et les autres pour répandre la nouvelle. Je répète ma question plus fort. Mon père sans lever la tête dit rapidement entre deux numéros qu'il compose : Khomeyni est mort.



Une foule se précipite pour porter le cercueil du guide suprême iranien Ruhollah Khomeyni, le 4 juin 1989. Photo Wikicommons/Khameini.ir

Nous sommes le 3 juin 1989, j'ai 8 ans, je vis à Paris avec mes parents, nous sommes en exil depuis deux ans et le guide suprême vient de mourir.

Je connais très bien ce monsieur qui est mort. Dans les conversations familiales, son nom a été davantage prononcé que n'importe quel nom. Je l'ai entendu, ce nom, dès les premières années de ma vie. Mes premiers mots comme tous les enfants ont été « maman » puis « papa », et très vite « Khomeyni ». Ce nom, dans la bouche de mes oncles et tantes, de mes grands-parents, des amis de mes parents, des voisins, à la radio, à la télé, dans nos

jeux avec mes cousins et cousines lorsqu'on se mettait à imiter le monde des adultes et que l'un d'entre nous devenait Khomeyni. Il colonisait nos bouches et nos têtes. Même la nuit, il se glissait dans nos rêves, nos cauchemars, et on raconte que son visage était dessiné sur la lune. Dans les rues de Téhéran, son portrait était peint sur les murs en grand. Il était gigantesque. J'étais toute petite. Je levais la tête pour le regarder. Était-ce un homme ou un dieu ? Était-ce un être mi-homme, mi-dieu ? Un demi-dieu ? Comment avait-il fait pour être à ce point présent aussi bien dans l'intérieur de chaque maison,

dans l'intimité de chaque esprit et dans le monde extérieur, des plus hautes tours à la moindre ruelle du pays et dépassant même les frontières de l'Iran ? Omnipotent et omniprésent, adoré ou détesté, vénéré ou exécré, il régnait par l'amour ou la haine qu'il suscitait, et ces deux sentiments étaient les deux faces du même lien. Le lien le plus tenace qui nous attache à une personne.

Les pouvoirs de l'envoyé de Dieu

Je me disais petite qu'il n'était pas tout à fait un être humain et j'étais persuadée que si je fixais trop longtemps ses yeux noirs

peints sur les fresques ou dans les portraits accrochés aux murs des magasins, il pouvait me changer en pierre. Le regard de Khomeyni, c'était le regard de la Gorgone. Sous son turban se cachaient peut-être des serpents ? Qui sait ? J'avais peur de lui car je sentais que sa colère était infinie et sa vengeance implacable. On raconte qu'une femme dans le sud de Téhéran l'avait insulté et qu'elle avait été transformée en statue de pierre. Des témoins présents sur les lieux jureraient l'avoir vue se pétrifier. Ils n'avaient pas besoin de jurer. Je les croyais, moi, sur parole, et j'y voyais la preuve de mes investigations. C'était bien la Gorgone.

J'ai 8 ans et j'apprends qu'il est mort. Lui, le guide suprême, l'envoyé de Dieu, le « signe miraculeux de Dieu », si je traduis littéralement son titre religieux, ayatollah.

La mort l'a emporté. J'ai du mal à y croire. Je le croyais immortel. Je demande confirmation à mes parents : il est bien mort ? Vous êtes sûrs ? Mais il ne peut pas mourir, il est bien trop puissant. Mes parents éclatent de rire. Tout le monde meurt, voyons.

Après avoir vu dans le journal de 20h le présentateur français annoncer sa mort et les images de la foule hystérique en Iran se frapper la poitrine et la tête en signe de deuil, j'ai fini par admettre la réalité.

C'est la nuit, je suis dans mon lit et il m'est impossible de dormir. Je pense. Je pense à une chose terrifiante. Tellement terrifiante que tous mes membres se raidissent. Comment se fait-il que Khomeyni n'ait pas réussi à trouver un moyen d'échapper à la mort ? Une formule magique, par exemple, une potion de vie éternelle dont lui seul aurait le secret ou une ruse encore, un piège tendu à Azraël ? Rien de tout cela. Il est mort comme tout le monde. La phrase de mon père résonne dans ma tête : tout le monde meurt, voyons.

« Et si on avait mis en scène sa mort ? »

Tout le monde, donc moi aussi ? Ça me paraît évident. Je vais donc mourir

comme Khomeyni, comme mon père, ma mère, comme tout le monde. Mon corps se refroidit déjà dans ce lit. Les draps deviennent un suaire. Mon lit un tombeau, ma chambre un caveau, et l'appartement entier un mausolée. Je comprends mieux pourquoi tous ces gens en Iran se frappaient le corps, criaient de douleur et de désespoir. C'est parce qu'ils avaient compris eux aussi qu'ils allaient mourir, puisque l'envoyé de Dieu était mort. Mais oui, c'est bien ça : ils ne pleuraient pas pour l'ayatollah mais pour eux-mêmes, misérables créatures destinées à mourir. Je serais morte et la vie continuerait. Sans moi. C'est injuste. Au journal, on parlait du successeur, un certain Khamenei. Alors c'est ainsi, on meurt et on nous remplace ? Tes plus là, la place est vide, on y met quelqu'un d'autre. On me remplacera aussi ? Je respire avec difficulté.

Deux jours après, ce furent ses obseques. J'étais collée à l'écran de la télévision et là, à ma plus grande stupeur, j'aperçois au milieu de la foule une sorte de paquet enveloppé d'un drap blanc que les hommes portent sur leurs épaules. C'est lui, c'est le corps de Khomeyni mort. Il est nu comme un vers sous son suaire. Et on enfonce le paquet dans une grande boîte en verre, c'est le cercueil. J'ai l'impression d'une farce. Et si on avait mis en scène sa mort ? Ce n'est peut-être pas lui dans ce paquet de draps. Je me rapproche de l'écran, mes parents me disent de me pousser, mais c'est plus fort que moi, je dois regarder de plus près. Dans le cercueil en verre, on aperçoit son visage. C'est bien lui. Le crâne rétréci, les traits affaiblis, les yeux fermés. Il a l'air misérable et vulnérable. Un vieillard rabougri.

Je n'ai plus peur de lui.

Maryam Madjidi est écrivaine (Prix Goncourt du premier roman 2017), dernier ouvrage paru : « Pour que je m'aime encore » (Nouvel Attila, 2021).

SOCIÉTÉ

En Turquie, je ne sais pas, mais à Istanbul, tout va mal

Près de cinq mois après la réélection de Recep Tayyip Erdogan à la présidence, à l'aune du centenaire de la République turque le 29 octobre courant, l'heure est venue de tirer un premier bilan de l'évolution de la société.



Photo Marie-Christine Romani

Timour MUHIDINE

Une vieille expression proverbiale dit : « D'abord, c'est le pain qui s'est dégradé. » Ça fait longtemps que le pain n'a plus beaucoup de goût, est de plus en plus blanc, de plus en plus crayeux. En fait, c'est son prix qui s'est dégradé... Indicatif comme ailleurs au Moyen-Orient d'une paupérisation accrue, d'un effondrement du niveau de vie. Dans chaque quartier d'Istanbul, il y a un magasin au nom hérité des débuts de la République : Halk Ekmeği (le pain du peuple). On y fait la queue pour acheter le pain ordinaire, celui qui apparaît sur les tables des restaurants de quartier ou à la maison, en tranches souvent insipides, dans de petites paniers en plastique qui symbolisent aussi l'alimentation bon marché. Ce qui a de toute éternité été la nourriture populaire : une soupe et quelques tranches de pain... Rappel d'une culture paysanne qui s'est peu à peu dissoute dans l'urbanité moderne et insatisfaisante des banlieues où l'on mange de plus en plus mal. Un baromètre, en somme...

La culture à la peine

Depuis le mois de juin, une fatigue et une exaspération se sont installées : aucune promesse de campagne électorale n'a pu être tenue, le tremblement de terre de février est encore dans toutes les mémoires, les problèmes économiques du quotidien occupent les esprits de manière obsessionnelle et le principal parti d'opposition (le CHP/ Parti républicain du peuple) ne semble pas avoir appris de sa défaite, préférant se complaire dans un discours xénophobe (contre les Syriens et les Kurdes) en relayant les raisonnements populistes qui sont plutôt le fond de commerce de la majorité présidentielle. Ridiculisé et transformé en l'ombre



Le président turc Recep Tayyip Erdogan s'adressant à ses partisans du parti de la Justice et du Développement, l'AKP. Photo d'archives Adem Altan/AFP/Getty Images

de lui-même, le parti de centre-gauche doit négocier avec des micropartis ultranationalistes pour les élections locales à venir. Malgré une société civile très structurée, au sens critique aiguisé, les forces d'opposition en Turquie peinent à trouver la force de s'engager en faveur d'une vraie démocratie. Et quand on se tourne du côté de la culture, il y a de sérieux motifs d'inquiétude : invisible mais presque palpable, la dégradation de la culture laïque et moderniste que la période kémaliste (jusqu'aux années 2000 environ) avait instaurée se confirme. Pourtant, les libraires regorgent de nouvelles parutions en histoire et en sciences humaines et sociales (SHS), mais le niveau général et une certaine haine de l'intellectualisme dirigent les lecteurs vers la production insipide de la frange conservatrice. Romans musulmans à l'eau de rose, volumes d'histoire populaire - l'histoire ottomane pour les nuls ! -, vulgarisation psychologique et traités de développement personnel écrits par des charlatans de la religion, le choix est vaste. La fascination pour la chose imprimée d'un public peu cultivé le pousse à consommer n'importe quel type de livre : publié, c'est une garantie.

Il y a aussi un intéressant phénomène d'acculturation : la grande presse (presque entièrement aux mains des conservateurs) publie régulièrement des

chroniques sur les catégories de la rhétorique ottomane ou des problématiques qui présentent l'activité créatrice comme une question strictement technique inspirée par la riche tradition ottomane. Des questions aussi essentielles que : « Quels sont les tropes de la rhétorique ottomane ? Qu'est-ce que l'aruz ?, etc. » sont posées aux lecteurs, rappelant les QCM pour examens largement reproduits dans la presse quotidienne. Affirmant avec force un côté utilitariste et scolaire qui n'a jamais disparu de l'idée que l'on se fait d'une culture classique. Il suffit d'entrer chez le libraire : un vrai massacre ! Les couvertures de livre déploient de préférence les Ottomans des siècles passés à grosses moustaches ou les fines silhouettes des hommes et des femmes des Tanzimat, polis et européens... L'histoire à tous les droits, pourvu que le passé soit glorieux ! Comme pour repousser les humiliations du présent.

Enfin, le travail de sappe engagé par le parti au pouvoir finit par porter ses fruits : à l'image d'une dégringolade globale (et que, d'une certaine manière, l'Europe connaît), les thèmes de l'identité nationale sont clairement affirmés et soutenus par toute l'industrie culturelle.

Pensée imposée et censure

Sans doute l'exemple récent le plus choquant d'un acharnement d'État

est la série de la TRT qui commence à être diffusée pendant les élections de mai 2023, initiée contre Osman Kavala, l'homme d'affaires et philanthrope incarcéré depuis octobre 2017 et dont la condamnation à la prison à perpétuité a été confirmée il y a quelques jours. Cette série de la télévision d'État (*Mehtemol*), commanditée à un scénariste habitué des thèmes nationalistes (et sans que l'on sache jusqu'à présent qui a pu insister pour lancer ce projet), présente Kavala comme un activiste de premier plan d'une manière grossière et outrancière : le citoyen peu informé n'y verra qu'un ennemi de l'État qui mérite bien de croupir en prison. Soutien des minorités (Grecs et Arméniens) dont son association Anadolu Kültür a encouragé la renaissance culturelle, activiste de gauche dans sa jeunesse, complotiste supposé au service de l'étranger, il cumule les défauts de l'ennemi intérieur. Ou comment couper la population de son bon sens ordinaire. On pourrait d'ailleurs y lire une sorte de définition de la propagande qui régnait depuis 2016 et qui vise à mettre au pas l'ensemble de la population. Le détonneur n'a pas tardé à s'exprimer par la voix de son avocat et ne mâche pas ses mots : « Mais où la TRT trouve-t-elle la force de dépenser les deniers publics dans des activités dignes de Joseph Goebbels ? » L'homme a encore du ressort...

Le cinéma d'auteur est régulièrement confronté au problème de la censure. Au Festival d'Antalya, un documentaire sur les suites de la tentative de putsch du 15 juillet 2016, *Karun Hükmü* (Le Décret), a été interdit sur demande du ministère de la Culture. Ce film, qui narre le destin tragique d'un médecin et d'un enseignant victimes de la vague de répression qui a balayé la Turquie après la tentative de coup d'État contre le président Recep Tayyip Erdogan, a été perçu comme une relecture critique de ce moment fondateur de la geste du parti AKP. Le ministère - qui a qualifié le film de « propagande » en faveur du prédicateur Fethullah Gülen, accusé par Ankara d'être le cerveau derrière la tentative de coup d'État - s'est démarqué du festival. Emblématique de la polarisation sur l'implication des gülenistes dans l'événement et du recours permanent au terme « terroriste » pour tout ce qui est d'opposition. Conclusion : les membres du jury se sont retirés puis sont revenus, le ministère a finalement retiré son soutien et l'événement secoue ce festival historique qui aura bientôt 60 ans et qui a consacré tous les noms importants du cinéma turc.

La répression contre les opposants (et l'on rejoint vite cette catégorie en Turquie) se poursuit sous des formes bien diverses et de plus en plus inventives. Dans les administrations, dans la culture, dans le milieu syndicaliste, l'intention autocratique n'a pas diminué d'intensité et l'atmosphère de fin de règne du parti au pouvoir se confirme depuis plusieurs mois sur fond de chute de la monnaie. Dans une typologie assez riche des perdants, j'aimerais évoquer le cas d'un jeune auteur, romancier et nouvelliste Ercan Yılmaz (né en 1982). Pourchassé par des militants du Hezbollah kurde (Hizbullahi Kurdi) pour un court métrage satirique tourné dix ans plus tôt, menacé d'un procès pour terrorisme (il faut dire qu'il est d'origine kurde), cette fois par l'État, il a préféré s'enfuir avec sa famille en Finlande en juin... L'enseignant de lycée, l'animateur de revues littéraires, le jeune auteur suractif dans l'édition et sur les réseaux sociaux est désormais un réfugié échoué dans un camp du nord de la Finlande. À l'image des milliers de Turcs qui recherchent l'expatriation, pour lui et ses proches, le pays natal s'éloigne à grands pas. Fuite des cerveaux, fuite des artistes : le pays s'achemine vers une communauté nationale à plusieurs vitesses et une diaspora double et très polarisée. D'un côté, des groupes d'immigration en lien avec le pouvoir qui soutient leur fierté nationaliste et, de l'autre, une frange moins homogène, étudiants, expatriés écono-

miques, journalistes poussés hors de Turquie qui tentent de lutter pour donner le meilleur d'une population malmenée à domicile et mal comprise à l'étranger. Eh oui ! certains pays connaissent ce destin tragique.

Rire (jaune) du ridicule

Et dans l'ambiance délétère des dernières semaines, le ridicule et le grotesque ont été particulièrement à la fête à la suite de la Coupe d'Europe de volley-ball. Le sport reste un enjeu majeur dans la Turquie d'aujourd'hui, un des rares domaines où le pays connaît des succès internationaux... Au moment où l'équipe féminine turque de volley-ball a remporté pour la première fois la Coupe d'Europe, la société turque s'est encore une fois montrée divisée au sujet de cette victoire. Les partisans d'Erdogan, le camp du pouvoir, menaient depuis au moins un an une campagne contre les volleyeuses : « Elles portent des maillots alors que les femmes doivent porter des habits conformes à l'islam, et les yeux vêtus de l'équipe (Ebrar Karakurt et Melisa Vargas, d'origine cubaine) sont des individus LGBT. » Des imams, des maires, des porte parole officiels du régime sont allés jusqu'à demander le licenciement de ces deux stars. On a entendu des phrases selon lesquelles « l'esprit indépendant de ces filles a un impact négatif sur nos propres filles ». « La Turquie ne deviendra pas lesbienne, je vais me battre jusqu'à la dernière goutte de mon sang », a même crié une femme voilée dans le métro d'Istanbul. Le gouvernement ayant refusé d'envoyer un avion spécial pour ramener au pays les championnes depuis Bruxelles, l'équipe a dû prendre un avion régulier de la compagnie THY, et dans des sièges économie.

C'est quand même un bon sujet de rigolade pour une nouvelle décalée, comme celle qu'écrit Ercan Yılmaz : par exemple cet extrait de *La Berceuse du monde* :
 « Messenger : Aucun ange ne voit correctement, ils sont tous une pilule sous la langue, Niyazi. De toute façon, ils sont réformés d'office par l'armée. Si seulement nous étions nés anges. Cela dit, il est désormais possible, grâce à la chirurgie, de devenir ange. Ça reste cher.
 On s'amuse bien en Absurdistan, mais on rit souvent jaune !

*Recueil à paraître aux éditions de la Meet (Saint-Nazaire) en 2024.

Timour Muhidine est écrivain et éditeur, dernier ouvrage paru : « La Fille de l'ethnologue » (éditions Emmanuelle Collas, 2022).

CINÉMA

Wissam Charaf : Gimme Shelter

Le nouveau film de l'auteur franco-libanais met en scène une métamorphose, une traversée depuis l'enfer jusqu'à un nouveau rivage qu'il serait malvenu de dévoiler.



Brigitte Giraud. Photo Anne Bouillot

Brigitte GIRAUD

Le Liban est au cœur de *Dirty, Difficult, Dangerous*, le deuxième long métrage de l'auteur franco-libanais, né à Beyrouth et enfant de la guerre civile, un Liban qui accueille avec réticence les réfugiés syriens qui se sont pressés à ses portes il n'y a pas si longtemps, meurtris par un régime prêt à sacrifier les siens. Ahmed est l'un d'entre eux, jeune adulte à la beauté christique, dont la survie dépend de la ferraille qu'il quémande en criant sous les balcons (fer, cuivre, batteries !) pour la revendre ici ou là. Un visage de rock star plutôt tendre, une dégaine longiligne et nonchalante (joué par Ziad Jallad) et, sous la peau, les éclats de métal provenant d'une bombe qui a laissé dans son épaule une empreinte indélébile qui gagnera bientôt son bras puis son corps tout entier. Et c'est l'une des grandes idées du film, qui n'assène aucun discours sur la guerre, qui n'en propose aucune narration, ni aucun lamento, que de montrer comment sa violence se propage et étend ses tentacules en un bras de fer qui ne laisse aucune chance à quiconque d'en sortir indemne.

Mehdia vit dans un quartier cossu de Beyrouth, jeune et belle Éthiopienne également en exil, domestique dans une famille libanaise, privée de son passeport et de toute liberté d'aller et venir.



Dans le film « Dirty, Difficult, Dangerous », de Wissam Charaf, Ahmed et Mehdia, deux réfugiés que le destin a jetés dans un pays étranger et dans les bras l'un de l'autre. Photo DR

Wissam Charaf nous épargne la rencontre entre Ahmed et Mehdia. Quand le film commence, leur histoire d'amour existe déjà, tout s'est joué hors champ, comme l'essentiel de cette histoire qui puise une partie de sa force dans ce qui n'est pas dit, seulement évoqué, et qui permet au spectateur d'être pleinement happé par ces deux réfugiés que le destin a jetés dans un pays étranger et dans les bras d'un de l'autre.

Mehdia (jouée par l'éblouissante Clara Couturel) a la charge d'un vieil homme sénile, ancien colonel dont la mémoire semble figée, capté par les films diffusés à la télévision, se rêvant en Dracula, un Dracula qui projette son ombre sur les murs de l'appartement et passe parfois à

l'acte sur sa jeune garde-malade.

La quête du lieu

Ahmed et Mehdia n'ont pas d'espace pour s'aimer, et cette quête d'un lieu intime permet au réalisateur d'explorer les contours de l'exil et de mettre en scène le statut d'indésirable perpétuellement traqué. Le film tout entier est une recherche d'un lieu à soi, d'un refuge, d'un abri. Il y est question d'une maison détruite par la guerre, d'une chambre de domestique, d'un lit que les exilés syriens louent quelques heures à tour de rôle pour y dormir en sécurité. Jusqu'à ce que la caméra ouvre sur un vaste camp de réfugiés où la vie s'organise tant bien que mal, sous des bâches et des poutrelles montées à l'improvis-

te, où la souffrance est contredite par l'énergie vitale des enfants et les tentatives de reconstruire un espace accueillant où il est parfois possible de planter quelques arbrisseaux comme pour délimiter son espace privé.

Puisqu'il n'est question dans le film que d'intime et de collectif, de ce passage obligé de l'un à l'autre, pour trouver la voie vers un devenir où l'un n'est plus une entrave pour l'autre.

L'originalité du cinéma de Wissam Charaf est de ne jamais enfermer les réfugiés dans un misérabilisme de circonstance mais de les faire évoluer dans la lumière, dans des cadres conçus parfois comme des tableaux, où chaque détail a son importance, où chaque couleur, chaque harmonie souligne l'intensité et la sensualité

qu'inspirent l'amour et la foi en l'avenir. Le plus bel exemple étant le soin apporté à la composition du refuge qu'Ahmed s'est bricolé dans une ruine où coexistent un matelas et un auvent de branchages, visités par la lumière du jour ou celle de la lune, entre dans lequel il reprend force, comme si la beauté du monde veillait malgré tout sur lui.

En écho à tous ces lieux de précarité, l'auteur a ce trait d'humour ou plutôt d'ironie (le film n'en est pas dénué) en imaginant Mehdia en gagnante d'un tirage au sort lui donnant le droit de séjourner dans un hôtel de charme avec la personne de son choix. Ce sont ici les images les plus osées que nous propose Wissam Charaf. Plutôt que de nous montrer le jeune

couple faisant l'amour dans des draps soyeux, il les filme en petits bourgeois au bord de la piscine de l'hôtel, masque de beauté sur le visage, en touristes qu'ils ne sont pas, scène subversive qui déplace le regard, alors que quelques jours plus tôt, Ahmed tentait de voler une orange, et que le lendemain il prend rendez-vous avec un médecin pour vendre un rein. Pour payer le passage vers la Turquie, dont on apprend le montant indigne au détour d'une conversation.

Dirty, Difficult, Dangerous est aussi un film sur le corps, les corps mutilés, rongés par le phosphore, les armes chimiques (rapide allusion au détour d'une scène), corps changés en force de travail, capable de porter sur son dos une machine à laver, corps désirants, corps fourbus, corps vêtu d'un sempiternel jogging, pour Mehdia, et d'un pull rescapé d'un carton pour les nécessiteux, pour Ahmed. On notera au passage que dans ce carton confectionné dans la famille chic du colonel fou (lui-même vêtu d'une robe de chambre d'un jaune vif clinquant), se trouve un tee-shirt à l'effigie du groupe de rock Bauhaus. Clin d'œil à ce lien qu'entretient certainement le réalisateur à cette culture occidentale post-punk. Puisqu'il se met brièvement en scène comme le fils de la famille. Quand on se souvient que l'un des morceaux cultes de Bauhaus est le sublime *Bela Lugosi's dead* on se demande si le film n'est pas finalement une métaphore du vampirisme. Qui terrorise qui ? Qui suce le sang de qui ?

Le film, plutôt bref, 1h20, est ce temps de latence pour que la métamorphose s'accomplisse, temps d'un deuil impossible, temps que le corps d'Ahmed rejette le métal, sans que l'on sache qui va l'emporter, le métal ou la chair humaine. C'est aussi l'histoire du Liban contemporain qui charrie mille destins venus de l'étranger. C'est dirty, difficile et dangereux. Mais par la grâce de la caméra de Wissam Charaf, la douleur et la rage sont d'autant plus palpables qu'elles demeurent presque invisibles, transcendées par l'harmonie du style parfois un brin burlesque de l'auteur, et filmées avec l'intelligence d'un regard souvent décalé, toujours poétique.

Brigitte Giraud est l'auteur de « *Vivre vite* », Flammarion, 2022 – Prix Goncourt 2022

LITTÉRATURE

Qui vole la terre, vole les « falafels »

Il y a dans « L'Étoile de la mer » d'Élias Khoury – éditeur Actes Sud – l'évocation d'une réalité sensible de la diversité palestinienne, d'une forme de rêve ou de cauchemar palestinien de l'intérieur.



Mathias Énard. Photo Actes Sud

Mathias ÉNARD

Le destin des Palestiniens tout au long de la seconde moitié du XXe habite l'œuvre du romancier libanais Élias Khoury. *L'Étoile de la mer* (deuxième volume et donc centre de la trilogie des *Enfants du ghetto* dont la première partie, *Je m'appelle Adam*, est parue en français en 2018) poursuit l'exploration de cette obsession, en racontant cette fois-ci la jeunesse de son protagoniste, Adam Dannoun, l'« enfant du ghetto » de Lydda, palestinien né en 1947. Adam Dannoun parcourt la ville de Haïfa comme on lit un livre – la littérature est au cœur de sa vie. Mais, et c'est là le génie du personnage, Adam étudie, à l'université, et à la suite d'un malentendu sur le sens du mot ghetto, la littérature hébraïque. Adam, au nom de premier homme, devient un être mixte, les langues vivent en lui et le modèlent – autant les romans d'Amos Oz que ceux d'Émile Habibi. Dans *L'Étoile de la mer*, « la terrasse de Dieu qui surplombe la blanche colombe baignant dans l'eau que nous appelons Haïfa », est un jeu de mots et d'ombres. Comme le note Élias Khoury dans son préambule, le pronom personnel, en arabe, se dit damir, la conscience. Adam est une conscience multiple, construite avec la glaise de la poésie. Adam,

depuis son exil new-yorkais, raconte sa propre histoire avec la conscience de l'absent – littéralement damir el-gha'eb, la troisième personne du singulier. Adam, comme aux origines de la poésie arabe, se lamente sur les ruines, sur les campements abandonnés des mu'allaqat d'Imroul Qeys et Tarafa ibn el-Abd ; Adam vit une histoire d'amour presque comme un poème de Mahmoud Darwich ; Adam pense que « la vie est la somme des ruines humaines dans divers lieux ». Adam vit la métaphore comme Palestine et la Palestine comme métaphore. Il y a dans *L'Étoile de la mer* l'évocation d'une réalité sensible de la diversité palestinienne, d'une forme de rêve ou de cauchemar palestinien de l'intérieur – les descriptions de la vie matérielle, du plaisir des sens, de la chair, des plats traditionnels ou non participent de cette mixité, de ces identités floutées. Adam devient ainsi vendeur de sandwiches et développe sa recette très particulière d'omelette aux falafels, façon de « récupérer » les falafels qui sont aujourd'hui perçus comme le plat national israélien, ce qui nous vaut, dans *L'Étoile de la mer*, cette phrase qu'on aurait envie d'inscrire sur un drapeau : « Il est très facile, pour celui qui vole la terre, de voler les falafels. »

Le ghetto de Lod n'est pas le ghetto de Varsovie

Même les histoires, les récits se mêlent inexorablement, par les mots. Stella Maris développe les liens entre Shoah et Nakba, entre catastrophes juives et palestiniennes : mais sont-elles du même ordre ? Est-il possible de les juxtaposer, de passer de l'une à l'autre ?

Profitant d'un voyage organisé pour les étudiants, Adam Dannoun part pour Varsovie ; il visite le musée du Ghetto, se rend à Auschwitz. Les atrocités des ghettos, l'indicible violence de l'extermination le frappent de plein fouet. Il ressent à la fois la douleur de son imposture (Adam n'est pas juif) et la souffrance des disparus. Où se rencontrent les violences, comment communiquent les dou-



Le romancier Élias Khoury. Photo DR

leurs ? *L'Étoile de la mer* ne craint pas les rapprochements – mais les rapprochements ne sont pas des comparaisons. Le ghetto de Lod n'est pas le ghetto de Varsovie. Adam, en Pologne, se rend aussi à Lodz, où, en compagnie de son professeur, il a la chance de s'entretenir avec Marek Edelman, un des chefs de l'insurrection du ghetto de Varsovie, et l'un des 40 survivants qui réussirent à s'enfuir par les égouts au cours de l'incendie qui mit fin au ghetto et au soulèvement. Marek Edelman, devenu

cardiologue de renom en Pologne, fidèle aux idées du Bund, laïque et opposé à l'émigration vers la Palestine, n'a non seulement jamais souhaité émigrer en Israël, mais a à plusieurs reprises affiché son soutien à la cause palestinienne. Adam, à travers les récits de l'insurrection du ghetto de Varsovie, découvre de quelle façon les victimes avaient tenté de défendre l'honneur de leur mort. C'est pour Adam la leçon du combattant du ghetto : il faut mépriser l'histoire pour sauvegarder l'honneur des victimes. Le point de



contact entre le ghetto de la Shoah et celui de la Nakba, leur terrible connexion, c'est la mort ; la mort et la nécessité d'honorer les morts. Le destin d'Adam (comme, a posteriori, la vision qu'il a de celui de son père) sera transformé par cette rencontre capitale quant au sens de l'héroïsme et de la lutte.

Les enfants du ghetto, la trilogie romanesque dont *L'Étoile de la mer* est le centre, prend alors tout son sens. Pour Adam, le lieu de l'enfermement, le ghetto, qui est aussi celui de la naissance, est encore au-

tour de lui, en lui ; il va lui falloir le quitter, advenir, réaliser son destin, en sortir par le combat ou par la mort. Élias Khoury nous projette dans une Nakba interminable, une catastrophe de chaque instant qui pousse, au fil de la seconde moitié du siècle, ses personnages vers l'inexorable de l'exil, l'appel de cette mer que l'on ne voit que trop depuis les hauteurs de Stella Maris.

Mathias Énard est écrivain (Prix Goncourt 2015), dernier ouvrage paru : « *Désert* » (Actes Sud, 2023)

NOBEL DE LITTÉRATURE

Le Norvégien Jon Fosse, sans ponctuation

L'Académie de Suède a décerné sa récompense de littérature à un « voisin », « pour ses pièces de théâtre et sa prose novatrices qui ont donné une voix à l'indicible ».



Alexandre Najjar. Photo DR

Alexandre NAJJAR

On savait les membres de l'Académie imprévisibles. En choisissant de couronner cet écrivain de 64 ans, ils n'ont cependant pas surpris les spécialistes qui, la veille de la proclamation du prix, ont fait figurer le nom du lauréat en tête de liste des Nobélisables. Qui est Jon Fosse ? Après des études de littérature, il débute en 1983 avec un roman intitulé *Rouge, noir* qui le place parmi les écrivains promet-

teurs de sa génération. Avec *La Remise à bateaux* (1989), *Melancholia I et II* (1995-1996) et *Septologien*, il s'affirme dans le paysage littéraire norvégien. Son style se caractérise surtout par une absence de ponctuation, qui devient sa « marque de fabrique »...

Confronté à des difficultés financières, il décide de se tourner vers le théâtre et compose en 1994 *Quelqu'un va venir*, qui rencontre le succès. Il continue sur sa lancée et se met à écrire une ou deux pièces par an, qui seront bientôt jouées dans de nombreux pays, dont la France où Claude Régy, Patrick Chéreau ou Marc Paquien les mettent en scène. Parmi les titres connus : *Et jamais nous ne serons séparés*, *Un jour en été*, *Rêve d'automne*, *Les Chiens morts*, *Je suis le vent*... L'œuvre théâtrale de Jon Fosse, traduite dans une quarantaine de langues, se distingue par une écriture minimaliste, épurée, jalonnée de silences et de non-dits, un peu à la manière d'un autre lauréat du Nobel de littérature : Samuel Beckett. Ses personnages sont sans nom, sans identité, en attente perpétuelle comme dans *En attendant Godot* ; l'intrigue est souvent banale, mais le dramaturge réussit néanmoins à créer une tension soutenue et aborde avec pessimisme des sujets de société qui interpellent le public, comme le chômage, la so-

litude, les familles éclatées, la séparation...

Après une longue interruption, Fosse est revenu au genre dramatique en 2021 avec une pièce intitulée *Sterk Vind*. Poète, auteur de contes pour enfants, ce père de six enfants, marié trois fois, n'a jamais donné le sentiment de s'éparpiller, tant son style original marque toutes ses œuvres. Moins connu en France comme romancier que comme dramaturge, il y a reçu l'ordre national du Mérite. Le 21 novembre 2009, le pape Benoît XVI lui a remis une médaille à l'occasion d'une rencontre avec des artistes dans la chapelle Sixtine. Quatre ans plus tard, il s'est converti au catholicisme...

À l'annonce du prix, certains observateurs ont été déçus, qui espéraient l'attribution du Nobel de littérature à Salman Rushdie. Mais après la récente controverse en Suède autour du Coran brûlé, une telle initiative aurait été perçue comme une provocation. Pourtant habituée à jeter des pavés dans la mare – on se souvient du prix attribué au chanteur Bob Dylan –, l'Académie a préféré cette fois-ci ne pas jeter de l'huile sur le feu !

Alexandre Najjar est avocat, journaliste, écrivain (Grand Prix de la Francophonie 2021), dernier ouvrage paru : « *Le Syndrome de Beyrouth* » (Plon, 2021).



Le dramaturge norvégien Jon Fosse à Stockholm, Suède, le 21 octobre 2019. Jessica Gow/AFP

ARCHIVES

À la recherche d'une histoire arabe, queer et féministe

La fièvre des archives connaît une forte poussée chez l'artiste, acteur et designer libanais Marwan Kaabour qui collectionne les récits queers dans l'histoire et la pop culture arabe sur sa page Instagram Takweer. C'est aussi la démarche de la réalisatrice franco-libanaise May Ziadé dans son premier court métrage « *Neo-Nahda* ».



Joy Majdalani. Photo JF Paga-Grasset

Joy MAJDALANI

C'est une photo en noir et blanc qui s'affiche sur un feed Instagram. Elle remonte aux années 1920. Deux silhouettes à tabouche, une cigarette à la main, installées dans un salon typiquement levantin, lanternes et tapis persans. Une photo comme celles qui sommeillent dans tous nos greniers, que l'on dépoussière de temps en temps pour commémorer un vague arrière-grand-père. À cela près que ce sont là deux femmes, en costume cravate, qui fixent gravement l'objectif : il s'agit de la photographe Marie el-Khazen, originaire de Zghorta, et de sa sœur. Plus loin, l'acteur égyptien Ismaïl Yassine, en jupe et chemisier de soie, un fichu sur la tête et un sac à l'épaule, tient la main de l'actrice Gamalat Hassan, qui, elle, a revêtu l'uniforme typique du affandi, costume cravate et tabouche... sans renoncer à son trait de rouge à lèvres. La photo date de 1944 et est tirée du magazine *Mussawar*.

On continue de scroller pour parcourir les époques et les géographies. On traverse péle-mêle le studio photo Shéhérazade, à Saïda, où Hashem el-Madani a immortalisé des corps androgynes, et les planches de Casablanca où l'acteur Bouchaïb el-Bidaoui a campé des rôles de femme. Plus près de nous, on reconnaît Koukou, le flamboyant personnage de Youssef Fakhry dans la série libanaise culte *El-Dinyeb Heik*, ou l'icône du drag arabe Bassem Feghali posant près de sa muse et mentor, Sabah.

Cet album de famille d'un autre genre est composé par l'artiste, acteur et designer libanais Marwan Kaabour depuis Londres où il réside. Sur sa page Instagram nommée Takweer, il met en lumière « les récits queers dans l'histoire et la pop culture arabes ». Parmi ses 20 000 followers, un certain nombre de jeunes tentent de résoudre l'apparente complexité de leur identité – à la fois queer et arabe – en renouant avec des racines oubliées. Un mouvement de réappropriation qui prend de l'ampleur parmi les artistes et activistes

Une image extraite du court métrage « *Neo Nahda* » de May Ziadé. Photo DR

du monde arabe et de sa diaspora.

La fièvre des archives

Récit queer, c'est-à-dire ? Marwan Kaabour clarifie tout de suite un point essentiel : il ne fait aucune supposition sur l'orientation sexuelle ou l'identité de genre des personnalités qu'il met en avant sur Takweer. Mais il sait qu'en constituant des archives, on ne peut s'empêcher de réécrire l'histoire et de trahir celles et ceux dont on voudrait relater les vies vécut. Alors, il soigne ses légendes, qu'il veut factuelles, s'appuie dès que possible sur le travail de chercheurs. Pour contextualiser les photos de Marie el-Khazen, il cite l'historienne de l'art Yasmine Nachabé Taan, qui a consacré un essai à l'œuvre de la photographe (*Reading Marie al-Khazen's Photographs: Gender, Photography, Mandate Lebanon*, Bloomsbury Press, 2020). Pour expliquer ce baiser échangé entre la chanteuse Oum Kalthoum et une anonyme, il fait état des rumeurs et spéculations entourant la sexualité de la diva, mais précise qu'elles n'ont jamais été confirmées. Pas question ici de se perdre en hypothèses ou en enquêtes biographiques. Ce qui compte, c'est de collectionner ces images qui deviennent, à leur manière, des normes de genre. Il explique : « J'ai lancé la plateforme parce que j'avais besoin de me reconnecter à mon identité arabe et queer. J'ai voulu partager ces archives avec des personnes comme moi qui pourraient se sentir représentées en voyant ça. »

On devine aisément la frénésie qu'il est possible de ressentir en découvrant ces monuments oubliés de l'histoire queer. Cette fièvre des archives, c'est aussi le sujet de *Neo-Nahda*, premier court métrage de la réalisatrice fran-

co-libanaise May Ziadé. Le film met en scène Mona, une jeune femme issue de la diaspora arabe qui découvre par hasard les photos de Marie el-Khazen. Le choc esthétique qu'elle ressent à la vue de ces femmes qui lui ressemblent, habillées comme des hommes, la précipite dans une quête à la fois historique et intime. Mona découvre son identité queer en même temps que les œuvres de ses aînées. Un lien temporel et géographique se crée entre la jeune femme et les féministes du début du siècle.

May Ziadé s'est d'abord intéressée au féminisme arabe de la nahda par curiosité pour son illustre homonyme, écrivaine, poëtesse et journaliste libano-palestinienne née en 1886, à Nazareth. Au fil de ses découvertes, la réalisatrice se passionne pour ce qu'elle appelle « l'histoire subalterne », celle qu'on ne nous apprend pas sur les bancs de l'école, dans un mélange de surprise et d'euphorie : « Les photos de Marie el-Khazen ou de Karima Abboud m'ont fait un tel effet que j'avais besoin de les montrer autour de moi pour recueillir d'autres impressions. Je me demandais pourquoi elles s'habillaient comme des hommes. Est-ce que c'était une mode ? D'où ça venait ? » Comme Marwan Kaabour, May Ziadé s'est appuyée sur le travail de Yasmine Nachabé Taan pour faire sens des photos de Marie el-Khazen. Elle décide de se tourner vers la fiction lorsqu'elle est confrontée aux limites d'une démarche purement historique : impossible de déchiffrer le passé. « J'ai mis en abîme ma propre expérience pour me donner la permission d'imaginer ce que l'histoire de ces femmes pourrait être. Je vou-

lais aussi parler du processus de recherche. La fièvre des archives c'est quelque chose qui lie entre elles les personnes marginalisées. »

Une bataille menée sur deux fronts

Fiction ou non, lorsqu'on fait entendre les voix de personnes marginalisées, art et lutte sont toujours liés. May Ziadé et Marwan Kaabour s'accrochent sur la portée politique de leur travail. L'une est née dans la diaspora, l'autre est originaire de Beyrouth, mais les deux ont en commun d'avoir toujours dû se battre sur deux fronts. May Ziadé explique : « En grandissant en France, j'ai fait face à des répressions anti-arabes et anti-musulmanes qui dépeignaient le monde duquel je venais comme fondamentalement conservateur, oppressif et réactionnaire. Comme si, en naissant arabe, on naissait avec une certaine façon de penser. Mais dans ma communauté d'origine, j'entendais aussi dire que mon féminisme était un héritage occidental. »

Pour Marwan Kaabour, la plateforme Takweer permet de briser deux mythes : d'une part, le mythe arabe selon lequel la culture queer serait un produit néo-colonial, importé de l'Occident. De l'autre, le mythe occidental qui dépeint tous les Arabes comme réactionnaires, patriarcaux et homophobes. « C'est un doigt d'honneur levé face aux deux fronts », rigole-t-il.

Quand on lui demande ce qu'il rétorque à ceux qui soutiennent que l'homosexualité serait contraire aux valeurs et aux traditions de nos sociétés orientales, Marwan Kaabour soupire : « C'est vraiment épuisant de devoir sans cesse répondre à ces mêmes objections. Il faut qu'on clarifie une fois pour

toutes ce que sont ces fameuses valeurs et traditions. Qui peut les décréter ? Ce que l'on considère aujourd'hui comme des valeurs essentielles à notre civilisation n'étaient peut-être pas vues comme telles il y a même cinquante ou soixante ans. Ces valeurs sont instrumentalisées par ceux qui veulent nous dénier notre place dans cette société. Mais lorsqu'on y regarde de plus près, on découvre que les voix queer et féministes ont toujours été au centre de notre histoire et de notre héritage culturel. » Rapidement, ses recherches lui révèlent que l'histoire du monde arabe est parsemée d'entorses à la binarité du genre et à l'hétéronormativité, de la première relation lesbienne du monde arabe recensée au Xe siècle par l'écrivain Ali Ibn Tase al-Khatib à la tradition égyptienne des Khawal, ces danseurs de rue qui imitaient les femmes dans leurs habits et leur gestuelle : « Ça ne veut pas dire que les personnes queers étaient toujours accueillies les bras ouverts. Mais simplement qu'il existait une zone grise qui permettait à certains individus d'exister hors des normes. »

La bataille pour la représentation, du mot à l'image

Ce qui affleure au travers de cet engouement pour les archives queers et féministes, c'est la blessure d'une communauté invisibilisée. Dans la région comme ailleurs, les crises économiques, politiques et sécuritaires sont le prétexte d'un acharnement répressif à l'encontre des femmes et des minorités de genre. Mais alors qu'on voudrait nous faire croire que queer et arabe serait une expression oxymorique, la communauté tient bon en se raccrochant à des figures fortes. May Ziadé souligne l'import-

tance de la représentation, là où la pensée féministe ou queer occidentale ne peut pas suffire toute seule : « Au-delà de tous ces labels, queers ou féministes, ce qui importe c'est de trouver des modèles qui nous ressemblent. Ça met en perspective notre histoire personnelle, ça la lie à plein d'autres vies que la nôtre, ça nous ancre dans un récit collectif. On en a besoin pour grandir. C'est ce que traverse Mona, la protagoniste de *Neo-Nahda*, face aux photos qu'elle découvre. »

De son côté, Marwan Kaabour se bat pour ne pas laisser sa culture mourir : « C'est un sentiment que tous les immigrés ont, quand ils passent du temps avec leurs communautés d'origine. On a nos propres blagues, nos références, notre vocabulaire. Ces choses prosaïques qu'on évoque au quotidien. On a aussi notre propre version locale du queer et de la non-binarité. Il faut prendre connaissance de cette histoire pour comprendre que notre salut ne viendra pas toujours de l'Occident. »

S'il reconnaît le rôle émancipateur qu'a pu avoir le boom de la culture drag dans le monde occidental, y compris pour les sociétés arabes, il ne voudrait pas voir disparaître certaines expressions locales au profit de celles popularisées par l'émission *Rupaul's Drag Race*, par exemple. Marwan Kaabour est un artiste visuel d'abord, certes, mais il est aussi passionné de linguistique. Alors il s'est lancé dans l'élaboration d'une lexicographie visant à compiler le vocabulaire argotique queer utilisé dans le monde arabophone. *The Queer Arab Glossary*, le premier livre de Kaabour et la première publication papier de Takweer paraîtra en juin 2024 aux éditions Saqi. Il espère que son glossaire permettra de mieux comprendre le paysage linguistique queer dans la région.

Marwan Kaabour et May Ziadé citent tous les deux le travail d'Akram Zaatar, de Yasmine Nachabé Taan et de la Arab Image Foundation comme référence. Mais ce besoin de réappropriation, de réparation et de découverte du passé est loin d'être unique aux personnes queers arabes. Elle est commune à toutes les vies vécues à l'intersection de plusieurs oppressions. May Ziadé reprend aussi les mots d'Alok Vaid-Menon, artiste et activiste aux origines malaisiennes et indiennes, qui se bat pour les droits des personnes queer et trans : « C'est une blessure de n'être précédé par personne. L'inédit peut être une forme de cruauté. Nous avons droit à une lignée. Nous venons tous de quelque chose, de quelqu'un. C'est simplement que ces liens sont coupés pour nous donner l'impression que nos existences seront solitaires et impossibles, pour nous faire croire que notre douleur nous destine à l'isolement, plutôt qu'au lien. »

Joy Majdalani est écrivaine (Prix Le Vaudeville 2022), dernier ouvrage paru : « *Le goût des garçons* » (éditions Grasset, 2022).

COMMENTAIRE

Une statue pour ceux qui attendent autre chose



Laurent GAUDÉ

Longtemps, à Beyrouth, j'ai cherché les statues. D'ordinaire, les villes en raffolent. Elles en mettent partout. Sur les places, les avenues ou dans les jardins publics. Cela leur permet de se raconter, de se définir. Le voyageur que je suis prend toujours un plaisir particulier à les découvrir. On rencontre ainsi de grands hommes (malheureusement, plus rarement de grandes dames), des allégories de toute sorte, à la victoire, à la liberté, des hommages aux victimes de l'histoire. Parfois, à travers elles, une ville exprime son humour, comme Bruxelles qui a non seulement son fameux « Manneken Pis » mais aussi, et c'est moins connu, sa « Jeanneke Pis » et même son chien, le « Zinneke Pis »... À Dublin, la vendeuse de poissons, Molly Malone, est devenue le visage de la ville, avec son décolleté lustré par toutes les mains qui la caressent en passant. Un peu plus loin, sur l'autre rive de la Liffey, le ton est tout autre. De grandes statues familiales traînent leur silhouette sur le quai et rendent un hommage bouleversant aux victimes de la Grande Famine du XIXe siècle.

Comment ériger des statues dans une ville qui n'a pas d'avis commun sur son passé ?

L'héritage, l'identité et l'aspiration des peuples : voici ce qui se joue dans l'érection d'une statue. Parfois, elles traversent le temps sans remous. Parfois, elles font face à la colère des foules et sont déboulonnées à l'occasion d'un changement de régime ou parce qu'une époque ne se reconnaît plus dans les héros d'antan. Il arrive que la jeunesse leur monte dessus avec irrévérence. Mais aussi qu'elle vienne déposer à leurs pieds sa tristesse, comme les fleurs dépo-

sées spontanément au pied de la statue de Marianne, sur la place de la République, à Paris, après les attentats du 13 novembre 2015. Lieu de la culture et du souvenir, mais aussi de l'idéologie, la statue est un enjeu complexe qui cristallise toutes les tensions identitaires en essayant de les magnifier.

Chacun son histoire, chaque quartier ses héros

À Beyrouth, ce qui me frappe, c'est qu'elles sont rares. La raison première en est peut-être que l'histoire, ici, ce sont les façades des bâtiments qui la portent. Au fond, la Maison jaune ou l'Œuf de la place des Martyrs, ont les mêmes fonctions qu'une statue. Sauvées de la destruction immobilière, elles n'exaltent rien mais restent là, vides et silencieuses, rappelant, chaque jour, les déchirures d'hier.

Mais cette rareté raconte également le morcellement identitaire du Liban. Comment ériger des statues dans une ville qui n'a pas d'avis commun sur son passé ? Comment décider de qui fut un héros ? Comment choisir ce qui mérite l'admiration de la postérité dans une ville où les tensions communautaires sont encore si fortes ? Le passé, au Liban, est un sable mouvant. Si l'histoire récente n'est pas enseignée dans les écoles, on imagine mal comment on pourrait décider des scènes historiques que la nation pourrait mettre en fresques.

À Beyrouth, chacun a son histoire. Chaque quartier ses héros. Près de la mer, entre l'hôtel Phoenicia et l'hôtel Saint-Georges, à l'endroit où il a été assassiné, on trouve une statue de Rafic Hariri, debout, solide, comme ancré dans la terre. Un peu plus haut, celle de Samir Kassir, assis, invitant le promeneur à s'asseoir à côté de lui pour prendre part à la discussion. Mais ces statues représentent des hommes - nécessairement identifiés comme appartenant à une communauté, une idéologie, une vision du Liban. Finalement, ce que l'on entend peut-être le plus en les contemplant, ce n'est pas l'hommage, c'est la menace. Elles semblent rappeler au passant que Beyrouth tue. Elles nous racontent la violence urbaine, le meurtre dans la rue, et pour le dire sans fard, la brutalité du régime syrien. Mais là encore, les Beyrouthins posent-ils tous le même regard sur ces meurtres ? Ces statues seraient-elles acceptées dans tous les quartiers de la ville ? Décidément, la part de politique et d'idéologie qu'il y a dans toute statue en fait un objet



La statue des Martyrs, sur la place éponyme, à Beyrouth, en octobre 2023. Photo Mohammad Yassine

épique, ici plus qu'ailleurs.

Transformations

Ce que j'aime le plus dans les statues, c'est lorsque le temps se charge de modifier le sens dont on les avait parées initialement. Puisqu'elles habitent les villes, il est normal qu'elles en partagent les douleurs et les aléas. Qu'elle veuille ou non, la statue qui se rêve immobile et constante est frottée aux blessures du présent. Et cela la transforme. Le monument de la place des Martyrs était fait pour célébrer les héros de la résistance face à l'occupant ottoman, mais des décennies plus tard, la guerre civile s'est emparée de la ville. Les personnages ont été criblés de balles. Les impacts sont encore visibles. Et ce que dit aujourd'hui la statue au passant, c'est la cicatrice profonde des années de guerre fratricide. Dans les gestes pleins d'emphase qu'ont les protagonistes de cette fresque, on entend maintenant les hurlements des mères qui voyaient tomber leur fils d'un côté et de l'autre de la ligne verte.

Parfois, au lieu d'en altérer le sens, le présent le renforce. C'est le cas, je crois pour la statue de l'Émigré. À l'origine, il y avait sûrement la volonté de rendre hommage à celui qui part - façon de dire que l'exil a toujours accompagné l'histoire

du Liban, que c'est un pays bien plus grand que son territoire parce qu'il a une diaspora. Et puis, il y a eu l'explosion de 2020. Et la statue est restée debout. Ce souffle chaud du malheur lui confère dès lors une autre dimension. Avant, l'Émigré regardait la mer. Depuis, on a l'impression d'être face à un personnage qui regarde en permanence le désastre. Un homme qui devait partir mais s'est arrêté et n'a pas pris son bateau. Ou simplement se remplit une dernière fois de la tragédie pour ne jamais l'oublier et l'emporter avec lui partout où il ira. Cela lui donne une gravité supplémentaire. Au milieu de toutes ces voitures qui vont et viennent à ses pieds, la statue s'arrête pour nous et nous offre un recueillement. Les familles des victimes ne s'y sont pas trompées puisque c'est à ses pieds qu'elles se réunissent régulièrement pour manifester et demander que justice soit faite.

Grand renversement

Et si Beyrouth aujourd'hui avait besoin de statues comme celle-ci ? Hommes et femmes du peuple qui vivent les tourments du temps. Et si l'urgence était de rendre hommage à ceux dont la maison a été détruite. À celles et ceux qui ont transporté des brouettes entières de verre cas-

sé pour nettoyer les rues après l'explosion. À ceux qui subissent la pesanteur des jours. Une statue pour

celui qui ne peut plus aller chercher son argent à la banque. Qui ne trouve pas la pièce de rechange pour sa machine à laver. Pour celui qui se rend compte que le taux de change ne lui laisse plus rien de ses économies. À celui qui fait la queue depuis trois heures pour avoir de l'essence. À celle qui, dans un pays en plein chaos, a encore la force de manifester. À celui qui, face à la corruption généralisée, continue de penser qu'il faut se battre pour la justice. Aux mères qui se désolent face à la pauvreté de leurs enfants. Aux petits vendeurs de rue qui ne savent plus comment vivre. Une statue pour tous ces hommes et toutes ces femmes qui subissent le poids du malheur et qui constatent avec horreur que la spirale du pire est sans fin. Une statue pour toutes celles et tous ceux qui ont ressenti avec terreur que la vie n'allait pas se dérouler comme ils l'avaient rêvée.

Tout le monde ne fera pas partie de la génération qui verra le vieux monde s'effondrer. Il est à souhaiter

pour le peuple libanais qu'un grand renversement advienne. Que la jeunesse parvienne enfin à renverser la table et les dessous de table. Il serait beau de voir cela. Tant d'entre nous l'attendent. Un bol d'air pour un Liban qui n'en peut plus. Une réaction du peuple face à une crise permanente. Mais il faut parfois des décennies, des vagues successives, des poussées de fièvre et des retours au calme, des colères transmises, des combats perdus, des aspirations ravales, de génération en génération. Rien ne dit que la crise permanente ne va pas encore durer. Les jeunes Libanais qui ont manifesté en 2019 verront-ils le grand renversement ? Qui peut le dire ? Ils ont manifesté. Ils ont hurlé leur colère, dit le monde meilleur qu'ils attendaient. Ils se sont levés, ont ressenti la liesse du renouveau. Ils n'ont pas démerité. Et cela suffit à les rendre admirables. Des statues pour ceux qui ont manifesté contre les ordures, contre la taxe WhatsApp, contre la fermeture des banques et qui pour l'heure ne voient pas le début d'un changement. Cette génération sera peut-être celle appartenant à une période que les livres d'histoire appelleront « de transition », mais cela ne dit rien du courage quotidien dont elle a fait preuve.

Une statue pour ceux qui attendent autre chose. Qu'on se souvienne, dans les décennies à venir, que des

Qu'elle le veuille ou non, la statue qui se rêve immobile et constante est frottée aux blessures du présent

gens ont vécu durant ces années sombres. Qu'ils ont été comme nous, comme vous : qu'ils ont juste cherché à être heureux, à protéger leur famille, à avancer un peu dans la vie mais

que tout était dur et usant. Ils se sont réveillés, piégés dans une époque qui fracasse et use, enlisés dans la crise qui endommage le corps et brouille l'esprit en rendant tout impossible. Que celles et ceux qui viennent après nous s'en souviennent. Et s'ils ont la chance de pouvoir danser dans un monde nouveau, qu'ils le fassent en se rappelant que tant d'entre ceux qui les précéderont auraient aimé pouvoir le faire. Juste cela. Danser et chanter dans la poussière d'un vieux monde qui s'effondre enfin.

Alors, oui : une statue pour celles et ceux qui attendent le bonheur dans les rues de Beyrouth.

Laurent Gaudé est écrivain (Prix Goncourt 2004), dernier ouvrage : « Chien 51 » (Actes Sud, 2022).

POINT DE VUE

Le Liban, l'éléphant et le labyrinthe des départs



Salma KOJOK

Il y a quelques mois, j'ai dû quitter l'appartement de Hamra que je louais depuis quinze ans. Il a fallu vider les lieux, trier les affaires, choisir ce que je pouvais garder, me délester du reste. Ce travail de tri m'a replongé dans mon passé composé avec la ville. Et un objet, réapparu au cours de ce déménagement, m'a rappelé que les départs s'inscrivent souvent dans des labyrinthes.

Nous sommes ceux qui partent sans cesse et n'en finissent pas de ne pas revenir

J'ai quitté le Liban depuis quelques années déjà mais j'y revenais deux ou trois fois l'an et, chaque fois, je savais que je retrouverais la maison de Beyrouth. Désormais tout cela allait changer. Je le savais lorsque je triais et rangeais mes cartons. Je me souviens des derniers instants dans l'appartement vidé. Sur le seuil, je me retourne une dernière fois vers le salon. Les lumières du soir traversent la vitre du balcon et viennent se déverser sur les murs nus. La mélancolie du départ est enclenchée. Au moment où je m'apprête à tourner les clés dans la serrure, je sens déjà ce qui me manquera le plus ; la lumière éclatée sur le canapé jaune et l'odeur du « zaatar » qui

monte du « forn » chaque matin. Je ferme la porte, serre dans ma paume la statuette que j'ai retrouvée hier en vidant l'appartement. Elle était enfouie dans la bibliothèque, entre la poésie de Pessoa et la révolte de Fanon. En la retrouvant, je me suis souvenue de Djénéba qui me l'avait offerte vingt ans plus tôt au moment où je m'apprêtais à quitter Abidjan.

La statuette tient dans le creux de ma main, ses contours sont précis, délicatement dessinés. Je passe l'index sur les pattes, remonte vers l'arrondi du corps puis descends le long des défenses. Lorsqu'elle m'avait donné cette statuette en forme d'éléphant, Djénéba, l'amie ivoirienne, avait dit : il te protégera dans tes voyages.

Folle aventure migratoire

À ce moment-là, je quittais un autre pays, la Côte d'Ivoire où j'étais née. J'étais la quatrième génération d'exilés en Afrique Occidentale. C'est l'ancêtre Jamil qui avait lancé le mouvement ; il avait fait le voyage de Zrariyé vers Dakar au début du siècle passé. Il avait pris le bateau au port de Beyrouth, s'était arrêté à Marseille, avait poursuivi vers Dakar, puis était descendu vers la Côte d'Ivoire. J'étais le fruit de cette folle aventure migratoire.

Je suis dans le taxi qui me mène vers l'aéroport. L'éléphant est dans mon sac à main. Je le pose sur mon ventre.

Ces histoires de départ qui n'en finissent pas, on les connaît bien dans les familles libanaises. Nous sommes ceux qui partent sans cesse et n'en finissent pas de ne pas revenir.

Le départ est pour nous un récit qui s'écrit souvent dans du tissu rêche, enveloppé de pudeur.

Depuis le voyage de l'ancêtre Jamil en 1908, nous faisons semblant de nous croire sédentaires, ancrés dans une histoire et un lieu, mais nos gestes restent profondément nomades.

Des côtés paternels et maternels, depuis un siècle, il y a eu tant de

départs suivis de tentatives de retours et de départs à nouveau. Le grand-père, le père, les enfants et les petits-enfants. Tous sont partis un jour de leur lieu de naissance au Liban ou en Afrique. Fuir les guerres, l'oppression, les contraintes familiales, rechercher l'aventure, l'amour, la liberté ; toutes les raisons étaient bonnes pour prendre un jour la mer, la route ou l'avion.

Beyrouth défile par la vitre de la voiture. Je me revois les premières années au Liban, dans l'effervescence du pays. À Beyrouth, dans les années 2000, j'avais découvert un univers associatif dynamique, une ambiance de Movida espagnole. Le pays sortait de la guerre et le bouillonnement associatif et culturel incarnaient le désir de construire une société plus égalitaire et plus libre. Nous étions sur plusieurs fronts. Les combats pour faire reconnaître les disparus de guerre, pour construire la paix et le vivre-ensemble croisaient ceux pour une société plus attentive aux besoins des plus vulnérables, employées de maison, étrangers et tous les laissés-pour-compte de la croissance libanaise.

Accepter le départ

À la frontière douanière de l'aéroport de Beyrouth, le jeune homme

À quel moment part-on d'un pays ? Quand on rend les clés de son appartement ? Quand on traverse la frontière ? Quand le pays ne vient plus habiter nos rêves ?

derrière le comptoir palpe mon passeport ; je fuis son regard et serre très fort mon éléphant.

À quel moment part-on d'un pays ? Est-ce au moment où on rend les clés de son appartement ? Quand on traverse la frontière ? Quand le pays ne vient plus habiter nos rêves ? Le départ est un labyrinthe dont je n'arrive pas à sortir.

Dans cet entre-deux aéroportuaire, l'émotion du départ s'empare de mon corps ; un vertige qui est tout à la fois euphorie, angoisse et nos-



Photo d'illustration : Mohammad Yassine

talgie. Je sors l'éléphant de mon sac, nous nous installons tous deux dans la salle d'embarquement. Me revient alors en mémoire la « lettre à l'éléphant » écrite par Romain Gary en 1968. Dans ce magnifique texte, Romain Gary s'adresse à l'éléphant qu'il a croisé lors d'un voyage en Afrique. C'était durant la Seconde Guerre mondiale. Gary était perdu dans la savane africaine. Il avait dû faire atterrir son avion en piteux état sur la rive occidentale du Nil et, après trois jours de marche, s'était retrouvé nez à nez, trompe à nez, avec un éléphant « les oreilles affaissées,

les paupières abaissées et, je m'en souviens, mes yeux s'emplit de larmes. Je fus saisi du désir presque irrésistible de m'approcher de vous, de presser votre trompe contre moi, de me serrer contre le cuir de votre peau et puis là, bien à l'abri, de m'endormir paisiblement... Pour un homme aussi profondément épuisé que j'étais en ce moment-là, il se dégageait de votre masse énorme, pareille à un roc, quelque chose d'étrangement rassurant. J'étais convaincu que si je parvenais à vous toucher, à vous caresser, à m'appuyer contre vous, vous alliez me communiquer un peu de votre force vitale ».

Dans l'avion qui s'éloigne de Beyrouth et de la Méditerranée, c'est encore auprès de la statuette à l'éléphant que je cherche la force vitale qu'évoque Romain Gary ; il me la faut pour accepter le départ et aussi pour revenir.

Octobre 2023, je reviens à Beyrouth, l'éléphant dans mes valises. L'éléphant n'est pas une créature très

gracieuse et j'aime la lourdeur de son corps en mouvement. Cette forme d'hésitation dans sa démarche, je la retrouve aussi dans nos trajectoires migratoires. Elle me raconte le tissage de nos désirs d'ailleurs et de notre besoin d'ancrage, le croisement de nos errances et de nos retours, et c'est l'éléphant que m'a offert Djénéba il y a si longtemps, dans une autre histoire et une autre géographie, pour me guider dans mes voyages, qui me prévient aujourd'hui de toute tentation d'enracinement dans une identité fermée.

Dans mon écriture aujourd'hui, il y a quelquefois un éléphant caché. Sa douceur imposante dérouté les échelles et les courbettes des phrases. Avec sa patte posée et sa paupière qui se ferme comme se ferme un sourire, c'est lui qui tente de me guider dans les complexités du labyrinthe.

Salma Kojok est écrivaine (Prix Éthiophile 2023), dernier ouvrage : « Noir Liban » (Érick Bonnier, 2023).

Pour placer vos annonces Carnet à partir du web : www.lorientlejour.com, onglet « Carnet ».

Pour les hommages : carnet@lorientlejour.com

Naissance

Teddy Nasr et son épouse Claire, née Grandchamps, sont heureux d'annoncer à leurs parents et amis la naissance, le 5 octobre 2023, d'une petite sœur à Carl, qu'ils ont prénommée Andréa.

★ ★ ★ ★ ★

La rédaction de L'Orient-Le Jour adresse ses plus chaleureuses félicitations à notre collègue Claire. Nous sommes particulièrement heureux et émus que la naissance d'Andréa trouve sa place dans l'édition exceptionnelle de ce jour, L'Orient des écrivains.

Nécrologie

Jocelyne Tasso et ses filles : Vanessa et Nathalie Camille Gemayel
Toufic Tasso et ses fils : Stefano, Luciano et Luigi
Myrna Tasso, son époux Georges Hage et leurs enfants : Alexandre et Cecilia, épouse Denis Martinelli
Walid Tasso, son épouse Carole Chalhoub et leurs enfants : Marc et Maria

Karim Tasso et sa fille Joséphine (à l'étranger)
Les enfants de feu Liliane Hajal, Vve Elias Saba, et leurs familles Marlène Hajal
Fériale Hajal, son époux Maurice Zard et leur famille
Fady Hajal, son épouse Anne Bobroff et leur famille (à l'étranger)
Les enfants de feu Reine Tasso, Vve Fadlo Battikha, et leurs familles ainsi que les familles Tasso, Hajal, Moujaès, Gemayel, Hage, Chalhoub, Saba, Zard, Martinelli, Battikha et leurs alliés au Liban et à l'étranger
ont la douleur de faire part du décès, survenu jeudi 5 octobre 2023, de leur regrettée mère, grand-mère, sœur, belle-mère et tante

GRAZIELLA GEORGES HAJAL
Vve Joseph Toufic Tasso

L'absoute sera donnée aujourd'hui vendredi 6 octobre à 13h, en l'église Saint-Dimitri (Mar Mitr) des grecs-orthodoxes, à Achrafieh. L'inhumation aura lieu dans le caveau de la famille.
Les condoléances seront reçues avant et après l'absoute, de 11h à 18h, ainsi que demain samedi 7 octobre, de 11h à 18h, dans le salon de l'église Saint-Dimitri (Mar Mitr) des grecs-orthodoxes, à Achrafieh. Prière de considérer cet avis comme tenant lieu de faire-part personnel.

★ ★ ★ ★ ★

« Reste avec nous, car le soir approche, le jour est sur son déclin. » Le chemin pour Emmaüs, Luc 24 (verset 13-35)
L'Université libanaise
L'ordre des avocats
L'Institut universitaire pour la recherche et le développement
Le Centre libanais de droit comparé
Ses filles :
Dr Jibane Farbat
Raya Farbat
Ses neveux :
Youssef Elias Farbat et famille
Georges-Émile Edmond el-Daber
Ses belles-sœurs :
Alexandra el-Khoury, Vve Harès Farbat, et ses enfants : Roland et famille, et Nathalie et famille
Adeline Frem Kassardjian et famille
Dounia Sfeir, Vve Antoine Frem
Christiane Mouawad, Vve de son cousin Mounir Farbat, et famille ainsi que les familles Farbat, Frem, Haddad, Abillamaa, Kassardjian, el-Daber, Sfeir, Mouawad, Quintili, Weltzel, Abboud, Nader, Altounji et toutes les familles de Ain Kfjaa
ont la douleur de faire part du décès, survenu le 4 octobre 2023, de leur regretté

Professeur RAYMOND YOUSSEF FARHAT
Ancien doyen de la faculté de droit et des sciences politiques et administratives de l'Université libanaise
Professeur aux universités françaises et libanaises
Défenseur de plusieurs médailles libanaises et internationales

Veuve de la regrettée Andrée Émile Frem
Frère de feu Mgr Edmond Farbat, nonce apostolique, archevêque titulaire de Byblos.
L'absoute sera donnée aujourd'hui vendredi 6 octobre, à 15h30, en l'église Mar Rouhana, à Ain Kfjaa, Jbeil.
Les condoléances seront reçues avant et après l'absoute de 12h30 à 19h, dans le salon de l'église Mar Rouhana, à Ain Kfjaa, Jbeil, ainsi que demain samedi 7 octobre et dimanche 8 octobre, de 11h à 18h, dans le salon de l'église Notre-Dame des Dons, à Abdel Wabab el-Ingizli, Achrafieh.

★ ★ ★ ★ ★

AGENDA CINÉ

NOUVELLES SORTIES

BARBIE de Greta Gerwig, avec Margot Robbie et Ryan Gosling. Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé/Galaxy/Las Salinas/Saïda, Cinemacity Beirut Souks, Vox Beirut City Center.
HAUNTING OF THE QUEEN MARY de Gary Shore avec Lenny Rush, Alice Eve. Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé/Galaxy/Las Salinas/Saïda, Cinemacity Beirut Souks.
THE COLLECTIVE de Tom DeNucci, avec Lucas Till, Ruby Rose. Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé/Galaxy/Saïda, Cinemacity Beirut Souks.

EN SALLE

EQUALIZER 3 de Antoine Fuqua avec Denzel Washington, Dakota Fanning et David Denman. Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé, VOX Beirut City Center.
RETRIBUTION de Nimród Antal, avec Liam Neeson, Jack Champion et Lily Aspell. Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé, VOX Beirut City Center.
BLUE BEETLE d'Angel Manuel Soto, avec Xolo Maridueña, Bruna Marquezine, George Lopez et Bellisa Escobedo. VOX Beirut City Center.
DIX JOURS ENCORE SANS MAMAN de Ludovic Bernard, avec Frank Dubosc, Aure Atika, Alexis Michalik. Cinemacity Beirut

Souks, Empire Premiere Sodeco, Cinemall, Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé.
GRAN TURISMO de Neill Blomkamp, avec Orlando Bloom, Djimon Hounsou, David Harbour. Cinemacity Beirut Souks, Stargate Zahlé.
RUN RABBIT RUN de Daina Reid, avec Sarah Snook, Greta Scacchi, Damon Herriman. Cinemacity Beirut Souks, VOX Beirut City Center, Empire the Spot Choueifat, Cinemall, Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Saïda/Las Salinas/Galaxy.
EL-FIL Film libanais de Sami Koujan, avec Hicham Haddad, Fouad Yammine, Sirina el-Chami. VOX Beirut City Center, Stargate Zahlé, Empire Premiere Sodeco/The Spot Choueifat/Cinemall, Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé/Saïda/Las Salinas/Galaxy.
MEG 2, THE TRENCH de Ben Wheatley, avec Jason Statham, Wu Jing, Sophia Cai. Cinemacity Beirut Souks, VOX Beirut City Center, Stargate Zahlé, Empire Premiere Sodeco/The Spot Choueifat/Cinemall, Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé/Saïda/Las Salinas/Galaxy.
OPPENHEIMER de Christopher Nolan, avec Cillian Murphy, Robert Downey Jr, Emily Blunt, Florence Pugh, Matt Damon. Cinemacity Beirut Souks, Cinemall, VOX Beirut City Center, Stargate, Empire the Spot Choueifat, Empire Premiere Sodeco, Grand Cinemas ABC

Achrafieh/Saïda/Las Salinas/Galaxy.
HAUNTED MANSION de Justin Simien, avec Jamie Lee Curtis, Winona Ryder, Jared Leto. VOX Beirut City Center.
MISSION IMPOSSIBLE/DEAD RECKONING PART ONE de Christopher McQuarrie, avec Tom Cruise, Hayley Atwell. Cinemacity Beirut Souks, Stargate Zahlé, Empire the Spot Choueifat, VOX Beirut City Center, Cinemall, Grand Cinemas ABC Verdun/Saïda/Las Salinas/Galaxy.
HIDDEN STRIKE de Scott Waugh, avec Jackie Chan, John Cena, Piliou Asbaek. Cinemall, Grand Cinemas ABC Verdun.
INSIDIOUS : THE RED DOOR de Patrick Wilson, avec Ty Simpkins, Patrick Wilson, Rose Byrne, Sinclair Daniel. Cinemacity Beirut Souks, VOX Beirut City Center.
NO HARD FEELINGS de Gene Stupnitsky, avec Jennifer Lawrence, Matthew Broderick. Cinemacity Beirut Souks.
TAG Comédie avec Tamer Hosni, Sandy. Cinemacity Beirut Souks, Grand Cinemas Galaxy.
BEIT EL-RUBY de Peter Mimi, avec Karim Abdul Aziz, Tara Emad. Cinemacity Beirut Souks.
ELEMENTAL Film d'animation. Cinemacity Beirut Souks, Empire the Spot Choueifat, VOX Beirut City Center, Cinemall, Grand Cinemas ABC Achrafieh/Verdun/Dbayé.
SUPER MARIO BROS. Film d'animation. Cinemacity Beirut Souks, Cinemall.

La Fondation Yaduna

a le regret d'annoncer le décès de la

Professeur DOLLA KARAM SARKIS
Vice-recteur à la recherche – USJ
Doyen honoraire de la faculté de pharmacie et présente à sa famille toutes ses condoléances.

Condoléances

Rosy Michel Daban
Émile, son épouse Samantha Menassa et leurs enfants :
Théa et Clara
Marie-Noelle, épouse Taylor Long, et leurs enfants :
Lila et Celeste
Jamil Azar
Elbam, épouse Me Boulos Azar, et leur famille
Noba, Vve Samir Chikbani, et leurs enfants (à l'étranger)
ont la douleur de faire part du décès, survenu lundi 2 octobre 2023, de leur regretté époux, père, beau-père, grand-père, frère, beau-frère et oncle

WEHBÉ ÉMILE AZAR

Les condoléances seront reçues aujourd'hui vendredi 6 octobre, de 11h à 18h, dans le salon de l'église Saint-Nicolas des grecs-orthodoxes, à Achrafieh.

Commémoration

Pour la première commémoration du rappel à Dieu de notre chère regrettée

RENÉE MICHEL CHEBLI (Nenette)
Vve Dr Gabriel Bacha

une messe sera célébrée pour le repos de son âme demain samedi 7 octobre à 11h30, en l'archevêché grec-catholique, rue de Damas. La famille de la défunte prie les parents et amis de s'associer à leurs prières.

Remerciements

La famille de la regrettée

MARIE MICHEL ZAYAT
Vve Joseph Antoine Mecattaf

remercie tous ceux qui se sont associés à son deuil par leur présence, leurs pensées, leurs messages, leurs prières ou leurs dons, et les prie de trouver l'expression de sa gratitude émue.

Contacts utiles

Abonnements aux différentes publications du groupe L'Orient-Le Jour

Pour vos abonnements à L'Orient-Le Jour, contactez-nous par e-mail : abonnement@lorientlejour.com ou tél. : 05/453665.

Carnet

Pour vos demandes de publication d'avis de naissance, de nécrologie, de quarantième, de pensée pieuse ou d'hommage, merci de nous adresser vos textes par mail en précisant vos coordonnées téléphoniques ainsi que votre nom à l'adresse suivante : carnet@lorientlejour.com ou de nous contacter par téléphone au 05/453703-05/453387-05/956444, extension : 301. Vous pouvez aussi contacter Pressmedia Tamam SAL au 01/577000 ou par e-mail à info@pressmedia.com.lb

Petites annonces

Pour la publication de vos petites annonces dans nos versions papier et numérique, merci de nous adresser vos mails à l'adresse suivante : carnet@lorientlejour.com ou de nous contacter par téléphone au 05/453703-05/453387-05/956444, extension : 301. Vous pouvez aussi contacter Pressmedia Tamam SAL au 01/577000 ou par e-mail à info@pressmedia.com.lb

Publicités

Pour vos publicités, veuillez contacter Pressmedia Tamam SAL au 01/577000 ou par e-mail à l'adresse suivante : info@pressmedia.com.lb

Les mots fléchés

Deux semestres Imperceptible	Désherber Habits de ranis	Hardis Fleur odorante	Étoiles typographiques Natif	Non déclarées Firme	Marée montante Bisous	Précède un lieu
→	→	→	→	→	→	→
Des bois, jonquille	Capture Fabrique d'acier					
→	→			Cardinal d'Alsace	→	Imaginées, inventées
Poils aux yeux Simple			Liquide en vessie Grillé	→		Parfum de sucette
→		Rocher à fleur d'eau	→	Se veut distingué	→	→
Portion de cercle	Parfaite en son genre	→	→	Ancien guide russe	→	Arrivé en vie Épidermiques
→	→	Chiffre impair Assistant	→	→	Débite du bois Reprisés	→
Dépitée, désappointée	Oiseau de proie Indicatif	→	→	→	Dégradé, abîmé Tube de gaz	→
→	→		Grand ouvert Très attachés	→	→	Départ pour l'infini
Plante à feuilles aromatiques	Expulsion du pays Allure	→	→	Cachet de sire Sommet de vague	→	Indien des Rocheuses
→	→			→	Notoire, célèbre	→
Matière de bourrelets	Mieux que des passades	→	Faux, inexact La d'abord	→	→	Pot de terre
→	→			Alliées et confidentes	→	→
Agitation, émotion	Période du muguet	→	Arrose Londres Splendide	→	→	→
→	→		→	→	→	→
Nappe d'eau stagnante	Boîte à bulletins À le...	→	→	Concept A un sens négatif	→	Possessif Que de siècles !
→	→			→	→	→
→	→		Poids de baudet	→	→	Pièce aux échecs
→	→					
Coutumes et usages	→	Hommes des saisies	→	→	→	→

Les mots croisés

Problème n° 16771

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

HORIZONTALEMENT :

1. Prise par la patrouille. – 2. Insulaire. Et donc non avenus. – 3. Vit entre Narbonne et Carcassonne. Astate. – 4. Sous le charme. Impératrice byzantine. – 5. Refusent de composer. Symbole du strontium. – 6. Elles prennent l'air dès le matin. – 7. Iridium. Pièges dans les hauts-fonds. – 8. Somme de peu d'importance. Poussés par. – 9. Cardinal de Strasbourg. Peut se déclarer après coup. – 10. Réclamé en cas de dépôt. Parfume une boisson.

VERTICALEMENT :

A. Rendre apte à la construction. – B. A droit à un siège. Plein de jolies couleurs. – C. Faisant des marques. Raccourci de liste. – D. Sont peu ouverts aux lettres et aux arts. – E. Ancienne capitale d'Arménie. Muse. – F. Ont reçu des caractères qui leur permettent de « chinoiser » ... – G. Qui ne risquent pas d'exploser. – H. Mis en mémoire. Espérer une levée. – I. Mouvements ardents et vifs. Montagne japonaise... – J. Produits chimiques. Partie de charnu.

Sudoku

MOYEN

			4	5				
	7		2		1		6	
	8						4	
		3			9		3	8
1		9			7			
	5						3	
	1		4		6		2	
		2	8					

RÈGLE DU SUDOKU

Une grille de sudoku est composée de 9 carrés de 9 cases, soit 81 cases. Le but est de parvenir à inscrire tous les chiffres de 1 à 9 (sans qu'ils se répètent), dans un ordre quelconque dans chaque ligne, dans chaque colonne et dans chaque carré de neuf cases.

Solutions des mots fléchés, des mots croisés et du sudoku moyen du précédent numéro

S	F	A	C	A	F
C	O	L	L	E	C
U	I	N	T	E	R
E	C	E	R	V	E
O	P	T	E	S	U
Q	U	I	L	A	S
P	C	O	N	F	E
D	E	C	A	P	E
A	P	A	I	L	L
D	E	S	C	E	N
S	I	E	S	T	E
O	T	E	R	I	C
R	U	E	D	E	R
O	P	M	A	R	E
A	V	E	U	C	R
C	R	A	N	D	I
V	I	P	I	S	T
M	I	N	E	M	I
S	E	R	E	F	L

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	C	O	N	F	E	S	S	I	O	N
2	O	B	I	E	R	E	L	N	E	
3	M	E	L	E	S	I	C	I		
4	B	I	B	I	C	E	E	S		
5	I	R	A	N	I	E	N	N	E	S
6	N	A	S	I	L	L	E	C	E	
7	A	A	T	E	L	I	E	R		
8	R	O	L	E	A	D	R	E	T	
9	D	U	T	F	I	E	R	T	E	
10	S	T	E	L	E	S	A	A	R	

2	1	5	4	6	3	8	7	9
3	8	9	2	5	7	1	6	4
4	7	6	1	9	8	5	2	3
9	6	3	5	7	2	4	1	8
5	2	8	6	4	1	3	9	7
7	9	4	8	2	5	6	3	1
8	5	1	9	3	6	7	4	2
6	3	2	7	1	4	9	8	5

L'Orient Le Jour L'Orient fondé par Georges Nazaschie en 1924 Le Jour fondé par Michel Chha en 1934 Fusion des deux titres en 1971	Société Générale de Presse et d'Édition SAL Baabda-route de Damas - Imme L'Orient-Le Jour B.P. 45-254 - Hazmieh - Tél. : 05/956444	Abonnement 05/453665 abonnement@lorientlejour.com Administration Fax 05/454201 administration@lorientlejour.com Ressources Humaines hr@lorientlejour.com	Rédaction Fax 05/957444 redaction@lorientlejour.com Carnet, petites annonces Tél. fax 05/454108 Archives archives@lorientlejour.com Régie publicitaire - Pressmedia Tél. 01/577000 - Fax 01/561380	Président-directeur général Mayla DE FREIGE Directeur exécutif Fouad KHOURY HELOU Éditorialiste Issa GORAIEB	Rédaction en chef Eïe FAYAD Anthony SAMRANI Directrice du développement numérique Émilie SUEUR	Directeur responsable Abdo CHAKHTOURA Édition Gaby NASR Jenny SALEH	Liban Suzanne BAAKLINI (Société) Rita SASSINE (Politique) International Antoine AJOURY Laure-Maïssa FARJALLAH	Économie Philippe HAGE BOUTROS Culture Maya GHANDOUR HERT Carla HENOUD (La Dernière) Zéna ZALZAL (adjointe)	Idées Cyrille NÈME Campus Roula DOUGLAS Web Mathieu KARAM Claire GRANDCHAMPS	Sport Gabriel BLONDEL Marketing Nicole KARKOUR Administration Raymonde NASR Ressources humaines Maya BASSILA	Informatique Moustapha KHAZAL Correction Marilys HATEM Graphisme Fady SAAIBY Yehya HAMDAN
--	---	--	---	--	---	--	--	--	--	---	---

GASTRONOMIE

Dans la cuisine des califes

Dans le Bagdad du IXe siècle, alors « le nombril du monde », la cuisine gastronomique arabe est synonyme de gourmandise, de créativité et de plaisirs. Voyage à travers cette période, ces saveurs et ces personnages dignes d'un roman.



Farouk Mardam-Bey dans les locaux de « L'Orient-Le Jour » à l'occasion de L'Orient des écrivains. Photo Carila Henoud

Farouk MARDAM-BEY

Il s'appelait Abou Samin (Père-Dodu !) et, comme par prédestination, il était cuisinier. Nous ne savons pas grand-chose sur lui, seulement qu'il officiait à Bagdad au IXe siècle, qu'il n'était pas le seul ni le premier de sa famille à exercer ce métier et qu'il a inventé ou réalisé à la perfection les recettes préférées du calife abbasside al-Wāthiq (m. 847). Par chance, cer-

taines de ces recettes ont été consignées, un siècle après sa mort, dans le plus ancien livre de cuisine en langue arabe qui nous soit parvenu dans son intégralité, le *Kitāb al-tabikh*, d'Ibn Sayyār al-Warrāq¹.

Bagdad était en ce temps « le nombril du monde », une métropole populeuse multiethnique et multiconfessionnelle, un foyer d'échanges économiques et de métissage culturel. Al-Warrāq, comme son nom l'indique, y gagnait sa vie comme libraire et copiste. Il avait eu sous la main, de toute évidence, une bonne vingtaine de carnets de cuisine rédigés à l'intention des califes, princes, vizirs, gouverneurs et autres personnages de haut rang ou dictés par eux. À commencer par le livre culte d'Ibrahim ibn al-Mahdi (m. 839), le demi-frère cadet du calife Haroun al-Rachid (m. 809), homme de goût, poète et musicien, considéré à juste raison par la postérité, jusqu'en Espagne musulmane, comme le père fondateur de la cuisine gastronomique arabe. Or la gourmandise semble avoir été le péché mignon de tous les membres de cette glorieuse dynastie : des recettes sont en effet nommément attribuées par al-Warrāq à al-Ma'moun (m. 833), dont on dit qu'il connaissait les caractéristiques humorales de plus de trois cents mets, ainsi qu'à son frère

et successeur al-Mu'tassim (m. 842), plus connu pourtant pour ses campagnes militaires contre les Byzantins, et surtout à al-Wāthiq, le patron d'Abou Samin.

Les historiens décrivent al-Wāthiq comme un bel homme aux traits fins et aux mœurs douces, qualités qu'il aurait héritées, selon eux, de sa mère, Karatis, d'origine grecque. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir un appétit dans sa jeunesse d'en manger une quarantaine en une seule journée. Son père al-Mu'tassim s'en inquiéta car ses médecins affirmaient d'une seule voix que l'abus d'aubergine est cause de toutes sortes d'ophtalmies. Il lui adressa un message le pressant de se modérer dans son alimentation et lui rappelant qu'il devra un jour lui succéder à la tête d'un grand empire : « Attention, un aveugle ne peut devenir calife ! » Mais c'était peine perdue ; al-Wāthiq répondit du tac au tac : « Peu importe, je fais don de mes yeux aux aubergines ! »

Curieusement, il n'y a pas une seule recette d'aubergine parmi celles qu'al-Warrāq attribue à Abou Samin ! Toutes, cependant, sont attrayantes et, comme tant d'autres glanées dans nos vieux traités de cuisine, méritent d'être

remises en honneur une fois allégées en matières grasses, sucres, vinaigre, condiments et épices... Telles les sauces sucrées pour accompagner le canard rôti, ou l'omelette au lait et à la poudre de pistaches, amandes et noix, ou les lamelles de viande d'agneau marinées et cuites dans un « tannour », ou bien la « bustaniyya » qui mêle judicieusement viandes et fruits du verger. Chacun, s'il aime le sucré-salé, pourrait l'adapter à sa guise, ici et maintenant, en se passant éventuellement d'un ingrédient ou en ajoutant un ou plusieurs, ou encore en remplaçant les poires et les pêches par d'autres fruits, par exemple des prunes et des griottes : « Prends de petites poires aigres et lave-les. S'il s'agit de poires séchées, enveloppe-les avant de les utiliser dans un linge humide ; si elles sont fraîches, fais-les macérer dans l'eau chaude et passe-les dans un tamis. Prends ensuite des blancs de poulet et coupe-les dans le sens de la longueur en bandes de la taille d'un doigt. Dépose-les dans une marmite et ajoute autant d'autres viandes que tu le souhaites. Jette dessus des pêches et fais-les bouillir avec la viande. Mets du poivre, un condiment fermenté, de l'huile d'olive, des épices, du sucre, du vinaigre de vin et des amandes pilées menu. Une fois la viande cuite, casse des œufs sur le contenu et laisse reposer. Si Dieu le veut !² »

Un cuisinier fils de cuisinier, comme l'était Abou Samin, ne pouvait ignorer les obligations de sa profession, aussi strictes que le serment d'Hippocrate pour les médecins. Il n'avait pas seulement à régaler son maître avec son savoir-faire culinaire, mais aussi à jouer auprès de lui le rôle de « nadim » (commensal). Il devait avoir suffisamment de connaissances diététiques pour lui conseiller un mets et déconseiller un autre en fonction des saisons et suivant son état de santé. Son titre de « sāhib al-ta'ām » (maître queux) exigeait de lui en outre de toujours s'approvisionner chez les meilleurs producteurs de l'empire, à être intraitable quant à la propreté des ustensiles de cuisine, de la vaisselle et du linge de table, à s'assurer que rien ne manque avant, pendant et après les repas de ce qui ferait plaisir à son maître et ses convives...

Cependant, malgré le luxe inouï dans lequel baignaient les califes et leurs proches, et malgré leur propre pratique d'une cuisine recherchée parfois jusqu'à l'excès, plusieurs anecdotes rapportées par les écrivains de l'époque confirment que les plus sages parmi eux savaient pertinemment que ce qui faisait bonne chère n'était pas pour l'essentiel les produits exotiques les plus rares ni les combinaisons les plus sophisti-

quées, mais l'excellente qualité de tous les ingrédients sans exception et l'impeccable propreté de la batterie de cuisine, de la cuisine et du cuisinier lui-même. Cette insistance sur l'hygiène n'a pas faibli jusqu'aux ultimes écrits culinaires classiques datant de la fin du XVIe siècle. Tous, ou presque tous, commencent ou se terminent par des recettes de savons et de poudres nettoyantes, de cure-dents, de bonbons et de gommes à mâcher pour se parfumer l'haleine... Et tous recommandent à leurs lecteurs, comme les mamans de nos jours à leurs rejetons, de se laver soigneusement les mains avant et après chaque repas !

1- Voir l'excellente traduction de cet ouvrage par Nawal Nasrallah, avec un riche appareil critique, sous le titre « Annals of the Caliph's Kitchens ». Ibn Sayyār al-Warrāq's Ten-Century Baghdadī Cookbook, Leyde, Brill, 2010.

2- Une version modernisée de cette même recette figure dans le livre de David Waines, « La cuisine des califes », Arles, Sindbad/Actes Sud, 1998.

Farouk Mardam-Bey, bibliothécaire, historien et éditeur, coauteur de « Le Petit Ziryab », avec Julie Guillem, Actes Sud Junior, 2020. Il dirige également la collection Sindbad chez Actes Sud.